LETTERE

DI

ILLUSTRI LETTERATI

SCRITTE ALLA CELEBRE POETESSA

PAOLINA GRISMONDI

NATA

CONTESSA SECCO-SUARDO

FRA LE ARCADI

LESBIA CIDONIA

BERGAMO

DALLA STAMPERIA MAZZOLENI

MDCCCXXXIII.

BAPTISTAE . MAPHEIS . COM.

VIRO . EGREGIO

BONARVM. ARTIVM . PATRONO . MVNIFICO

HERBARIAEQ . CVLTORI . SOLERTI

FAVSTIS . OMINIBVS

AGNETI . CAROLIAE . LECTISSIMAE . VIRGINI

IVGALI . FOEDERE . IVNCTO

IOANNES . MOSCONIVS . COM.

OB . FAVSTITATEM . CONIVGII . BEATISSIMI

AMICO . OPTIMO

D . D

Labus.

LETTRE PREMIÈRE.

Les plus vifs regrets ont succédés aux instans délicieux que Madame la Comtesse de Grismondi a eu la bonté de passer auprès de M. de Buffon. Son apparition lui a paru un phénomène céleste revêtu de toutes les grâces de la nature humaine. L'impression en est si forte qu' il n'a cessé de s'en occuper et d'en échauffer ses amis, dont deux ont entrepris à sa prière la traduction des charmants sonnets; ils sont bien au-dessous de l' original; mais quel hommage ne seroit pas au-dessous de vous, Madame, si l'on vous offrait autre chose que ce qui vient de vous-même?

A Montbare, ce 29 Avril 1778.

Le Comte DE BUFFON.

LETTRE II.

Recevez, Madame la Comtesse, avec cette gracieuse indulgence qui vous est naturelle une réponse à votre dernier sonnet par le traducteur des deux premiers; il y a un peu de désordre dans l'arrangement des derniers vers, mais ce désordre vient de moi, car je n'ai jamais voulu supprimer les vers en parenthèse qui me rappelle vivement *des beaux yeux le céleste langage.*

Votre version italienne des vers de M. l'abbé Delille me parait bien supérieure à l'original par l'élégance, et par le coloris; elle a paru de même à d'autres connaisseurs et au Prince Gonzaga, qui veut bien se charger de vous remettre une lettre et de vous présenter mon fils. Je veux qu'il soit frappé de votre image au point de m'en parler souvent; c'est une consolation que je me ménage, si je n'ai pas le bonheur de vous retrouver à Paris, où j'arriverai néanmoins les premiers jours du mois prochain. Que vous dirai-je en attendant, Madame la Comtesse, si non que je suis comblé de vos bontés et pénétré des sentimens d'estime et d'amitié, dont vous voulez bien m'honorer, que je voudrais les mériter en vous livrant toute mon âme, que son plaisir le plus delicieux serait d'occuper quelquefois la vôtre, et de recevoir de vos nouvelles de temps en temps. Je vous supplie aussi de faire agréer mes respectueux hommages à M. le Comte de Grismondi, à M. le Chevalier Mocenigo, et mes remercîmens à M. l'abbé dont j'ai reconnu la main dans votre lettre. J'ai l'honneur d'être avec le plus sincère et le plus tendre respect,

Madame la Comtesse,

Montbare, ce 18 Mai 1778.

Votre très-humble et très-obéissant serviteur
Buffon.

LETTRE III.

Madame et très-respectable amie,

Je n'ai pas autant de tort que mon adorable Comtesse a droit de le croire. J'ai bien reçu sa première lettre datée du temps de son départ de Paris, mais je n'ai point eu celle qu'elle avoit confié à M. le Comte de Pompei; d'ailleurs les contre-temps se sont accumulés, je suis arrivé à Paris le jour même que l'objet de mes vœux les plus empressés venait d'en sortir; je me disposais à vous aller voir dès le lendemain et j'appris avec un véritable chagrin votre départ, Madame, et la perte de toute mon espérance: votre lettre me fut ensuite renvoyée de Montbare, je la lus et relus vingt fois comme la seule chose qui put adoucir ma douleur, et j'ai renfermé mes regrets dans mon cœur qui ne pouvait vous suivre que de loin dans un voyage aussi précipité. On vous avait déjà tirée trop brusquement de votre très-court séjour de Montbare, et pour mon malheur il vous est arrivé la même chose à Paris; cela m'a flétri le cœur tant pour moi que pour vous, car je ne crains pas, ma très-respectable amie, de vous dire que dans le peu de momens où j'ai eu le bonheur de vous voir, vous m'avez inspiré les sentimens les plus profonds d'une respectueuse estime et les mouvemens les plus vifs de l'amitié la plus tendre.

Je joins à ma lettre les vers que vous me paraissez désirer qui ne sont pas encore imprimés, et

que l'auteur doit publier incessamment; je serais enchanté, et en même temps fort honoré si vous preniez la peine, Madame la Comtesse, de les traduire en votre langue; vous ajouteriez de nouvelles grâces à la force et à l'énergie que vous y remarquerez sans doute, et mon nom tracé de votre main charmante, m'en deviendra plus cher.

Le Prince Gonzaga n'est point à Paris, il en est parti au mois d'août pour se rendre, disait-il, à Venise; mais il s'est arrêté à Marseille, et j'ai appris indirectement qu'il y était encore il y a trois semaines.

J'ai mille remercîmens et respects à vous faire, Madame la Comtesse, de la part de mon jeune fils, qui se souvient des bontés, dont vous l'avez comblé, et qui demande instamment de commencer son voyage d'Italie par quelques moments de séjour à Bergame. Que ne puis-je m'y transporter aussi, et vous renouveler de vive voix les sentimens profonds de toute l'amitié, et du très-tendre respect avec lesquels je serai toute ma vie,

Madame la Comtesse,

Au Jardin du Roi à Paris,
ce 9 Décembre 1778.

*Votre très-humble
et très-obéissant serviteur
Le Comte de Buffon.*

LETTRE IV.

MONTBARE, ce 1.er Janvier 1780.

Je reçois aujourd'hui, Madame la Comtesse, votre aimable lettre et la belle traduction que vous avez faite de l'ode de M. Le Brun. Personne ne m'a donné d'étrennes plus agréables, et mon cœur nagerait dans le plaisir si je ne voyais par votre lettre même que vous n'êtes pas encore parfaitement rétablie de la cruelle maladie que vous venez d'essuyer. Avec une âme divine et un corps angélique on est donc encore sujet à souffrir? Je m'irrite contre cette nature que j'aime quand je vois qu'elle n'épargne pas ses chefs d'œuvre, et que tout ce qu'elle a produit de plus beau est sujet comme le reste à des tristes infirmités. Je n'ai eu le bonheur de vous voir que quelques heures, mon adorable amie, mais votre image m'est présente avec tout son éclat et mon cœur vous a suivi sans vous avoir quitté. J'ai eu l'honneur de vous écrire pour vous remercier, Madame, de l'accueil que vous avez fait à mon fils pendant votre séjour à Paris; je vous ai ensuite envoyé l'ode manuscrite de M. Le Brun que je fis recommander à M. Caccia votre Banquier, et ensuite j'ai eu l'honneur de vous écrire une troisième fois en vous envoyant cette même ode imprimée. Je n'ai point eu de réponse que votre charmante lettre d'aujourd'hui qui m'a été envoyée par M. Sellonf Banquier, mais il ne me dit pas si c'est vous, Madame la Comtesse, qui lui avez adressé directe-

ment ou si c'est M. Caccia qui la lui a remise, et je vois par la date de Bergame 13 Décembre que c'est la dernière de toutes celles que vous avez pu m'écrire, et que la première ode, que vous m'avez envoyée, a été perdue. Je vous supplie donc, ma respectable, et toute aimable amie, de ne vous plus servir de cette voie des Banquiers, lorsque vous me ferez l'honneur de m'écrire; vous pouvez m'adresser vos lettres directement à Paris, comme je prends le parti de vous adresser celle-ci directement à Bergame.

Je voudrais être meilleur juge que je ne le suis des beautés de votre langue pour vous rendre le tribut d'éloges et de reconnaissance que je vous dois, ma noble amie, car il me semble que vous avez réunis toutes les grâces à la force et à la noblesse des expressions, et je suis plus flatté d'avoir reçu cette couronne de votre main que de tout autre louange. Il n'y a que les sentimens de votre amitié qui me soient encore plus précieux; j'ose vous en demander la continuation au renouvellement de cette année en vous offrant, Madame la Comtesse, les vœux ardens que je ferai toute ma vie pour votre parfait bonheur, et sur-tout pour l'entier rétablissement de votre brillante santé. Au reste, ma sublime amie, ne craignez pas de faire imprimer votre ode, je suis sûr qu'elle vous fera encore plus d'honneur qu'à moi-même, et si vous le voulez je la ferai imprimer à Paris en me consultant d'abord avec M. Le Brun et ensuite avec quelques Italiens, car ni lui ni moi n'entendons peut-être pas assez bien toutes les finesses de votre charmant langage, et d'ailleurs M. Le Brun a changé deux ou trois strophes

qui étaient les moins belles de son ode, et dans la nouvelle édition, qu'il doit en publier, ces strophes sont sans comparaison plus belles et plus riches. J'aurai l'honneur de vous en envoyer un exemplaire à mon retour à Paris dans le mois de mars prochain. Recevez les respects de mon fils qui brûle de faire le voyage d'Italie, mais quoiqu'il ait cinq pieds quatre pouces de taille, ce n'est encore qu'un grand enfant de quinze ans. Recevez aussi tous les hommages de mon âme et les tendres élans d'un cœur qui vous est à jamais dévoué.

Le Comte DE BUFFON.

LETTRE V.

Vous devez, Madame la Comtesse, me regarder comme l'homme du monde le plus négligent d'avoir passé tant de temps sans répondre aux deux lettres charmantes que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire; mais vous saurez, ma toute aimable amie, que ce n'est pas ma faute. M. Le Brun m'a fait attendre jusqu'à présent les corrections qu'il voulait faire à sa première ode et à une autre que vous trouverez ci-jointe. Vraiment, ma noble amie, cette première ode est devenue sous votre plume plus belle en Italien qu'elle ne l'est en Français, et j'ai admiré dans plusieurs endroits l'élégance et la finesse, dont vous avez embelli les idées de l'auteur.

J'ai fait contre-signer ce paquet pour en éviter les frais de port jusqu'à nos frontières. Je n'ai pas

reçu le Marasquin que vous m' aviez annoncé et qui m'aurait été bien précieux, puisque vous aviez eu assez de bonté pour l'arranger de votre propre main; mais ce qui me ferait encore bien plus de plaisir, ce serait de savoir si votre santé est bien rétablie; je le désire de tout mon cœur, puisque vous ne m'en dites rien par votre dernière lettre en date du 19 Juin.

Le Prince de Gonzaga est actuellement à Marseille, où il a ramené sa femme; j' ai été très-fâché de ce mariage peu convenable, et je crois que Madame sa sœur l'est encore plus, et qu'il n'aura pas trouvé beaucoup d'agrément à Venise.

Mais je reviens à vous, mon adorable Comtesse, en vous assurant que votre charmante image m' est toujours présente, et en vous suppliant de me conserver un peu d'amitié en faveur du tendre respect que je vous ai voué et avec lequel je serai toute ma vie,

Madame la Comtesse,

A Montbare, ce 13 Août 1780.

Votre très-humble
et très-obéissant serviteur
Le Comte de Buffon.

LETTRE VI.

A Montbare, ce 1.er Septembre 1781.

Madame la Comtesse,

Je reçois la caisse de liqueurs, que vous avez eu la bonté de m'annoncer par votre lettre du 23 Juillet dernier; mais en vérité, ma noble amie, vous êtes trop magnifique, car c'est pour la seconde fois que vous me comblez de vos dons, et ce n'est pas votre faute si le premier envoi ne m'est pas parvenu. Je suis donc presque honteux de vos générosités, et je ne puis les reconnaître que par ma sensibilité, et par le prix que je mets aux marques de votre souvenir et aux témoignages de votre amitié. Ces liqueurs sont de la dernière excellence, nous les avons déjà goûtées en l'honneur de votre nom et à votre santé avec plusieurs amis et entr'autres avec M. de Montbeillard traducteur de votre beau sonnet *sur les Alpes*. Je me souviendrai tout le reste de ma vie de votre rare beauté, mon adorable amie, et de vos talens encore plus rares; combien n'ai-je pas regretté de n'être pas à portée de vous faire ma cour pendant votre séjour à Paris, combien d'autres ont regretté de même que votre séjour y ait été si court, je n'ai qu'un seul moyen de dédommagement, et qui quoique indirect fera la satisfaction de mon cœur; ce sera de vous supplier de permettre à mon fils de vous porter ses respects et les miens; il est actuellement à Berlin, et pourra bien revenir

de l'Allemagne en passant par le Tyrol, et s'arrêtera à Bergame quelques heures ou quelques jours suivant vos ordres; il y a près de deux ans qu'il a été reçu officier dans le Régiment des Gardes françaises, et quoiqu'il n'ait pas encore 18 ans, il est du moins en état de sentir, s'il n'est pas encore tout-à-fait en état de penser: il a été reçu avec grand agrément en Hollande et dans les Cours d'Allemagne.

Indépendamment de votre lettre du 29 Juillet, je conservais précieusement et j'ai encore sous les yeux celle que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 29 Janvier. La dernière m'est venue par la voie des Banquiers et ne m'est arrivée que long-temps après sa date; je vous supplie donc, ma très-aimable et très-respectable amie, de m'écrire directement au Jardin du Roi à Paris, c'est la voie la plus courte et la plus sûre. J'ose espérer, et je le désire de tout mon cœur que vous êtes enfin quitte de cette longue et cruelle maladie, à laquelle j'ai pris toute la part possible, et vous ne pouvez me donner une plus grande marque d'amitié et une joie plus vive qu'en m'assurant de votre parfait rétablissement.

J'ai remis dans le temps à M. Le Brun la lettre que vous lui aviez adressée, et j'ai eu l'honneur de vous adresser sa réponse, mais, comme vous ne m'en parlez pas dans votre dernière lettre du 29 Juillet, je crains, Madame la Comtesse, que vous n'ayez pas reçu cette lettre de M. Le Brun, que j'avais jointe à la mienne. Tous nos connaisseurs ont trouvé que vous aviez ajouté mille grâces, et des traits d'une finesse exquise à son ode dans votre traduction, et vous êtes, ma noble amie, non-seulement digne de converser avec les muses, mais même de leur

commander. Je joins ici une seconde ode qui m'a été adressée par M. Le Brun, et dans laquelle je crois que votre Apollon trouvera encore des beautés dignes de votre charmante lyre: cette ode n'est point imprimée, et l'auteur voudroit y faire encore quelques additions et changemens; il dit qu'il serait trop heureux si vous vouliez lui donner vos conseils; comme ce bonheur rejaillira sur moi, je crois, mon adorable amie, que vous ne vous y refuserez pas. Honorez-moi, je vous supplie, d'un mot de réponse sur l'état de votre santé, et recevez les tendres sentimens du respect et de la haute estime, qui vous est dûe, et que je vous ai consacrée, Madame la Comtesse, pour toute la vie.

Le Comte DE BUFFON.

LETTRE VII.

Madame la Comtesse, ma très-aimable et respectable amie,

C'est malgré moi, que j'ai différé si long-temps la réponse que j'étais empressé de faire à votre charmante lettre du 8 Octobre dernier, mais j'étais incertain si mon fils qui était alors en Hongrie pourrait passer en Italie, et vous faire sa cour à Bergame; les circonstances ne lui ont pas permis de faire ce voyage cette année, et j'en ai bien du regret. Il a été retenu trois mois à Vienne par les bontés particulières, et les marques de bienveillance qu'il

a reçu de l'Empereur, et il n'est de retour auprès de moi que depuis quelques jours, ce ne sera donc que sur la fin de l'été prochain, ou peut-être plus tard encore qu'il pourra se rendre en Italie, et je ne manquerai pas, Madame la Comtesse, de vous en prévenir d'avance.

J' ai vu le cher M. Le Brun qui est enchanté de votre traduction; tous nos connaisseurs en poësie l'ont admirée, et vous pouvez, ma très-illustre amie, faire imprimer à la suite de l'ode la lettre de M. Le Brun, et la mienne, cela ne peut que nous faire honneur, et les grâces que vous avez répandues dans cette traduction ne peuvent que vous en faire infiniment à vous-même.

Rien ne pouvait me donner plus de joie, mon adorable amie, que la nouvelle du rétablissement de votre santé, après un aussi long-temps de souffrances et de langueur; comme elles n'ont point flétri votre âme et votre esprit; je suis persuadé que votre personne a conservé de même son incomparable beauté; votre image ravissante est toujours dans ma mémoire, je vous offre souvent mes sentimens et mes vœux, et j'en parle souvent à mes amis en leur offrant le délicieux Rossolis et Marasquin que vous m'avez envoyé avec profusion et dont je vous réitère mes remercîmens, recevez aussi, Madame la Comtesse, tous les sentimens du dévouement et du tendre respect avec lesquels je serai toute ma vie votre très-humble et très-obéissant serviteur

A Paris au Jardin du Roi, ce 23 Janvier 1782.

Le Comte de Buffon.

LETTRE VIII.

Madame la Comtesse,

Pourquoi, mon adorable amie, ai-je pris des engagemens avec toute la nature pour l'étudier et la peindre jusqu' à ce qu'elle fasse tomber de mes mains les faibles pinceaux qu'elle y a remis? Si, plus sage et plus heureux, je ne me fusse attaché qu'à ce qu'elle a de plus aimable, de plus parfait et de plus beau, vous seule, amie charmante, eussiez occupé ma vie, et ma plume, rivale de celles qui ont immortalisé Corinne, Lesbie ou Laure, n'aurait pas reçu moins de gloire de son aimable héroïne. Voilà ce que je voudrais vous dire de mille manières, ma très-spirituelle amie; et en même temps je suis huit et dix mois sans répondre à deux de vos charmantes lettres! Mais aussi comment vous parler à travers de ces froides Alpes, et comment bien s'exprimer de si loin, quand les yeux et le cœur avec leur touchant langage, ajoutés à toute l'énergie de la parole, rendraient à peine tout ce que vous inspirez et que vous méritez qu'on vous dise? Et daignez croire qu'ici le sentiment a toute la part qui serait dûe à la reconnaissance; car combien ne vous en dois-je pas? Vous faites retentir mon nom aux échos de la savante et spirituelle Italie, et vous le gravez sur le Parnasse en caractères que les muses-mêmes aimeront à conserver. Votre belle ode est lue et admirée ici par tout ce qu'il y a de personnes, dont l'oreille et l'âme sont assez

sensibles pour bien goûter toute la délicatesse de votre style et toute la beauté de votre poësie. M. Le Brun est plus glorieux de se voir traduit par les grâces que d'aucun autre de ses succès. Mon fils répète ses études de langue Italienne sur cette noble et précieuse production qui doit lui être chère à tant de titres. Il forme des vœux pour voir un jour cette terre fortunée qu'embellit ma sublime amie. S'il a jamais ce bonheur, il aura à mettre à vos pieds, Madame la Comtesse, son cœur et le mien pour hommage.

Cette lettre était écrite il y a six semaines, et a été retardée par un accident qui m' est arrivé en voiture: j' ai été renversé et traîné sur le pavé de Paris, cette chute a été suivie d'une maladie, dont je ne suis pas encore quitte; cependant ma santé se rétablit peu à peu et je n' en suis plus inquiet. J'ai distribué à nos beaux esprits les exemplaires de votre belle ode. Mon ami, M. Le Montbeillard, m'a prié de vous envoyer les vers ci-joints en vous assurant de ses respects: recevez les miens, ma noble amie, et les sentimens du tendre attachement, et de la haute estime, avec lesquels j' ai l'honneur d'être,

Madame la Comtesse,

A Montbare, ce 30 Juin 1783.

Votre très-humble
et très-obéissant serviteur
Le Comte de Buffon.

LETTRE IX.

Madame la Comtesse,

Un voyage de trois mois que notre illustre ami, M. de Buffon, a fait à Montbare m' a privé longtemps de la chose la plus flatteuse. Enfin j' en jouis; et je ne pouvais certainement recevoir plus à propos le magnifique présent, dont vous m' honorez, que dans le moment, où je m'occupais des tristes soins de réparer ma fortune entièrement dérangée par la trop célèbre Banqueroute du Prince de G**. L'admirable traduction que vous avez daigné faire d'un de mes ouvrages, la gloire, dont elle me couvre ne me permettent plus de songer à rien d'affligeant. Je ne dois sentir désormais que le plaisir d'entendre mes vers chantés par une bouche si belle et si éloquente; et je vois qu'il n' est point de disgrâces qu'un tel honneur ne puisse adoucir aisément.

Il était réservé à votre Italie, Madame la Comtesse, de ressusciter les lettres en Europe, c'est Elle qui apprit aux Modernes à suivre les routes des anciens poëtes, et quelquefois à les devancer. Elle n' a pas voulu que les beaux siècles si vantés dans l'histoire des arts eussent encore à s'enorgueillir d' un triomphe qui nous manquait. La Grèce avait souvent couronné des femmes: plusieurs avaient disputé à notre sexe le prix du génie, d'autres disputaient au leur le prix de la beauté, mais aucune n'avait remporté ces deux victoires à la fois. Sapho chantait comme Vous; mais les Grâces ne furent

pas son partage; et Phaon ne lui donnait point le prix. Vous seule, Madame la Comtesse, avez su réunir ces deux couronnes; et si votre charmant Ariosto vivait encore, il ne se contenterait pas de dire,

Le donne antiche hanno mirabil cose
Fatto nell'armi e nelle sacre Muse...
Le donne son venute in eccellenza
In ogni arte, ove hanno posto cura.

Il s'écrierait peut-être comme vient de faire un de mes amis, qui vous devinait sans doute,

Qui mieux que la Beauté doit manier la Lyre,
Puisque même en nos mains c'est Elle qui l'inspire?
Que le front d'une Grâce est beau sous un laurier.

Je me suis fait mille partisans, Madame la Comtesse, en faisant voir votre ouvrage à tout ce que je sais de connaissance. Tous ont été dans l'enchantement; ils m'ont félicité avec enthousiasme, et avec tant d'enthousiasme, qu'en vérité je suis confus, et si je l'ose dire un peu jaloux, quand je songe qu'ils ne me donnent tant d'éloges qu'après avoir lu mon ode en italien. On lit avidement, on étudie, on admire la belle épître que vous avez adressée à vos vers; on convient que vous seule étiez digne de leur écrire. On voit avec étonnement les tableaux mâles et vigoureux que vous avez su mêler à des tableaux plus riants.

Le mont Cénis portant ses glâces dans les nues
Et le farouche aspect de ces Alpes chenues.

O si la fortune m'accorde bientôt le loisir et le calme que les Muses demandent, les premiers vers qu'elles m'inspireront, ne seront adressès qu'á vous, Madame la Comtesse, à vous à qui je dois toute

ma gloire et ma reconnaissance. Les personnes qui ont eu le bonheur de vous voir à Paris, se le rappellent sans cesse, et redoublent mes regrets. Mais je me flatte que je serai aussi heureux qu'ils l'ont été; j'irai dans votre belle patrie; j'irai, Madame la Comtesse, vous remercier de l'honneur que vous m'avez fait; j'irai vous rendre hommage et vous admirer entre l'Apollon du Belvéder, et la Venus de Médicis.

J'ai l'honneur d'être avec la plus tendre reconnaissance et le plus profond respect,

Madame la Comtesse,

Votre très-humble
et très-obéissant serviteur
Le Brun
A Paris rue de la chaussée d'Antin.

LETTRE X.

Voilà, Madame la Comtesse, ce qu'inspire la sublime traduction que vous avez daigné faire de mon ode à M. de Buffon. Combien je vous dois de remercîmens! et quels termes pourront jamais exprimer ma reconnaissance! Vous avez fait connaître à l'Italie mon nom et mes ouvrages. Vous avez prêté à mes vers une plus douce harmonie. J'ai cru parler moi-même la langue de Petrarque et du Tasse. Comment aurais-je pu me défendre d'un secret orgueil?

J'ai osé chanter le divin interprète de la Nature. L'amitié qui lui fut toujours chère, la poësie dont il a souvent emprunté les pinceaux, lui devaient un hommage. Heureux d'avoir payé ce tribut au grand homme et à mon ami ! Satisfait de son suffrage et de celui des hommes de lettres de ma patrie, je ne m'attendais pas qu'une Muse étrangère viendrait encore embellir et consacrer mes chants.

Pour rendre mon ouvrage plus digne de l'honneur que vous lui avez fait, Madame la Comtesse, je l'ai corrigé avec la plus sévère attention. J'ai changé un grand nombre de vers; j'ai supprimé des strophes entières; j'avoue que ce sacrifice m'a bien coûté après les avoir lües dans votre belle traduction; mais j'ai cru que le poëme aurait plus de rapidité et de chaleur.

J'ai regretté, Madame la Comtesse, de ne point trouver dans la copie que vous avez envoyée à M. le Comte de Buffon la Strophe qui suit le discours de l'envie, et qui commence en français par ce vers,

Elle dit, et courant le long des rives sombres, etc.

et celle où après avoir peint Morphée qui s'enfuit, les filles du Styx qui renversent dans leur vol les Tubes et les Sphères du Demi-dieu, je m'écrie,

O divine Uranie, en ce moment funeste, etc.

mouvement plein de tendresse, emprunté de Virgile dans une de ses églogues. Je me croirais heureux de les lire avec le reste de l'ouvrage dans une copie plus entière.

J'ai l'honneur de vous envoyer, Madame la Comtesse, une ode nouvelle que j'ai adressée au Pline français. Je souhaite qu'elle obtienne aussi votre suffrage. Elle vous interessera du moins par le sujet. Je joins celle d'un jeune-homme de mes amis. Il m'a trop loué,

mais il mérite qu'on lui pardonne en faveur du juste éloge qu'il fait de la poësie et de M. le Comte de Buffon.

Vous verrez, Madame la Comtesse, par le seul titre de ma nouvelle ode à cet illustre écrivain que le génie trouve encore des détracteurs et des ennemis. Vous ne les redoutez point. Notre sexe doit adoucir également et vos talens et vos grâces. Le vôtre, reconnaissant de l'immortel honneur que lui fait votre esprit, vous pardonnera d'être belle. Je suis avec tous les sentimens de l'admiration, du respect et de la reconnaissance,

Madame la Comtesse,

A Paris, ce 30 Juillet 1780.

Votre très-humble
et très-obéissant serviteur
Le Brun.

LETTRE XI.

A Paris, le 30 Août 1778.

Vous eûtes la bonté, charmante Muse, en partant le 2 Juillet, de me promettre que vous daigneriez me donner de vos nouvelles en arrivant en Italie; je n'ai pas osé l'espérer. C'était déjà beaucoup que vous eussiez daigné en former le projet, et les hommages brillans, que vous avez dû recevoir par tout sur votre route, ne vous ont pas dû laisser la moindre trace des miens; mais vous aviez promis aussi un sonnet de votre façon pour vos adieux à Paris, et je n'ai garde d'oublier cette faveur. D'ailleurs vous

êtes partie de Paris dans un état, qui quoique très-agréable pour votre cher mari, et pour tous vos amis peut laisser quelque inquiétude, et j'ose vous prier de les calmer; enfin M. Le Mierre, le P. Boscovich, M. Cardone mon voisin qui vous vit au Luxembourg, Mad. Portal et sa sœur, entre lesquelles vous étiez à l'académie, me demandent quelquefois des nouvelles de la belle Comtesse; tout cela m'inspire la confiance de vous écrire, et si vous condamnez ma liberté, vous voudrez bien recevoir pour excuse l'impression profonde que vous laissez dans tous les cœurs, et l'aménité charmante par laquelle vous tranquillisez ceux qui vous admirent en tremblant.

J'ai bien du regret de la peine que vous prîtes la veille de votre départ de me chercher; il eut été bien plus sûr et plus convenable de me faire dire que vous me permettiez d'aller recevoir vos adieux, et j'y aurais volé.

Comment se porte notre aimable C. Beltramelli, dites lui bien, combien je porte envie au bonheur qu'il a de vous faire sa cour, et d'habiter un pays que vous embellissez.

Mille respects à M. le Comte Grismondi, s'il est possible qu'il se souvienne encore de moi, et au P. Ulysse de Caleppio.

Je suis avec le respect que l'on porte aux divinités,

Madame la Comtesse,

De l'Académie des Sciences,
au Collége royal.

Votre très-humble
et très-obéissant serviteur
De la Lande.

LETTRE XII.

A' Paris, le 12 Mai 1779.

J'ai attendu trop long-temps, adorable Muse, pour répondre à votre charmante du 25 Novembre; mais peut-être trouverez-vous qu'il est trop-tôt vous ennuyer de mes hommages qui sont si fort au-dessous de votre mérite, et de vos appas: cependant votre caractère est si aimable qu'il inspire de la confiance à ceux-mêmes qui devraient le moins en avoir. Vous allez dire que je traduis pour vous le beau sonnet que vous avez daigné faire pour moi; non, mais vous êtes sortie des bornes par vos éloges et votre modestie, moi, j'y reste en vous admirant avec timidité.

Le P. Boscovich et Madame de Boccage avec qui j'ai le plaisir de parler quelquefois de vous, Madame, sont enchantés de votre souvenir, mais ils n'ont point reçu les lettres dont vous me parlez. A l'égard de M. Le Mierre je le vois rarement, ce qui fait que je ne peux guère vous donner de ses nouvelles; je sais seulement que ses *fastes* vont paraître, mais il paraîtra en même temps un poëme de Roucher, les 12 mois, dont l'objet est presque le même, et qui peut-être fera tort à celui de notre ami Le Mierre. La tragédie de la veuve de Malabar n'a point encore été donnée, on prépare l'Agatocle de Voltaire, c'est sa dernière tragédie, et elle n'est pas inférieure à plusieurs des précédentes.

Je voudrais, bien aimable Muse, avoir votre sonnet sur Paris que vous m'aviez promis; en m'en envoyant un pour moi vous avez bien plus flatté mon amour propre, mais je n'ai pas pu montrer celui-là, et je voudrais pouvoir faire lire l'autre à mes amis pour votre gloire.

Je vous prie de faire mille complimens pour moi à M. le Comte Grismondi, à M. Beltramelli et au R. P. Ulysse de Caleppio, dont je suis enchanté d'avoir des nouvelles. Je suis heureux de n'avoir su votre maladie qu'après votre rétablissement, elle m'aurait donné bien de l'inquiétude; il y a bien peu de personnes qui aient droit d'inspirer un aussi tendre intérêt que vous; parce que tant de beauté et tant d'esprit avec autant de bonté ne se rencontrent jamais ensemble.

Je suis avec un profond et tendre respect,

Madame la Comtesse,

Votre très-humble
et très-obéissant serviteur
De la Lande
Au Collége royal place de Cambrai.

LETTRE XIII.

A Paris, le 6 Fevrier 1783.

Madame la Comtesse,

Après avoir été plusieurs années sans recevoir de vos chères nouvelles, je viens de recevoir une faveur à laquelle je suis bien sensible, et dont je me hâte de vous faire mes très-humbles remercîmens. Ce sont les trois exemplaires de votre belle ode à M. de Buffon. Mon amitié par lui-même fait partager sa reconnaissance. Mais quel a été mon enthousiasme, lorsque j'ai vu mon nom mêlé dans les vers sublimes de la plus belle muse que j'aie jamais connue. Le plaisir de l'immortalité que m'assure votre ouvrage, n'est pas aussi flatteur que celui que procure à mon cœur l'idée d'avoir été présent à votre esprit et à votre mémoire, quoiqu'absent, lorsque vous composiez ces beaux vers. Recevez, Madame, mes hommages et ma reconnaissance. Je vais me procurer le plaisir d'annoncer votre ouvrage dans le journal des savans, et dans mon voyage d'Italie que je travaille pour le publier; j'y rapporterai un passage de la lettre de M. de Buffon, qui fait voir l'idée que vous inspirez à tous ceux qui ont le bonheur de vous voir. Mais est-ce à l'article de Bergame que je dois parler de vous, est-ce votre résidence ordinaire?

Oserais-je vous prier de me rappeler au souvenir de M. Beltramelli, de M. Ulysse de Caleppio et de

me dire, s'il y a quelques autres gens de lettre dans votre pays.

M. Serassi, M. Pasta, M. le chanoine Lupi sont-ils encore vivans?

Je suis avec un profond respect,

Madame la Comtesse,

Votre très-humble
et très-obéissant serviteur
De la Lande
De l'Académie des sciences, au Collége royal.

LETTRE XIV.

Après vous avoir demandé grâce pour la traduction, Madame, j'aurais la même excuse à vous faire pour l'épître qui est au-dessous de ce qui vous est dû, et qui ne peut avoir de mérite auprès de vous que le sentiment qui me l'a dictée. J'espère avoir l'honneur de vous rendre mes hommages la semaine prochaine, et vous répéter les assurances du respect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

Madame,

A S. Germain en Laye, ce 10 Mai 1778.

Votre très-humble
et très-obéissant serviteur
Le Mierre.

LETTRE XV.

Paris, ce 16 Mai 1778.

Vous m'avez prévenu, Madame, car je comptais avoir l'honneur de vous faire ma cour aujourd'hui dans la journée, il me sera bien plus agréable de dîner avec vous, parce que je jouirai plus longtemps de votre charmante conversation. J'apprends avec douleur que vous devez partir pour l'Allemagne; au moins reviendrez vous encore à Paris; ce serait un tour bien cruel à nous jouer, car je m'étais arrangé encore pour deux mois de séjour dans cette ville, mais vous ne pouvez satisfaire également et ceux qui vous rappellent et ceux qui vous regrettent. J'écarte encore ces idées tristes, et ne veux point empoisonner d'avance les momens que vous voulez bien me donner pour vous rendre mes hommages.

J'ai l'honneur d'être avec respect,

Madame,

Votre très-humble
et très-obéissant serviteur
Le Mierre.

LETTRE XVI.

J'ai reçu, Madame la Comtesse, avec la plus vive sensibilité les marques du souvenir, dont vous m'honorez, et le présent que vous m'avez bien voulu faire de vos ouvrages. J'ai vu par une lettre de M. de Buffon qui est dans ce recueil que vous aviez essuyé une grande maladie, dont vous n'étiez pas encore tout-à-fait quitte. Cette idée a troublé le plaisir que je ressentais en recevant de vos nouvelles, et me laisse une inquiétude, dont je ne sortirai jamais assez tôt.

Que je suis confus de toutes vos bontés, Madame, c'était à moi à vous écrire, et c'est vous qui m'avez prévenu, et encore pour m'adresser une ode pleine de verve, et d'élégance, qui me servira d'apothéose, et à laquelle il ne manque qu'un autre sujet.

J'ai cru que la meilleure manière de répondre à vos éloges était d'essayer de traduire un de vos ouvrages, et de vous faire hommage de vos propres vers. Tous ceux qui connaissent les finesses de l'italien, ont été enchantés de vos productions pour la poësie qu'elles respirent, et la grâce qu'une langue charmante par elle-même acquiert encore sous vos expressions. J'ose vous envoyer une faible estampe de vos tableaux, et vous ressemblerez à ces peuples de l'Amérique, qui pour être trop riches, troquaient de l'or contre des colliers de verre. Vous m'aviez fait espérer, Madame, que vous reviendriez à Paris, mais je vois bien qu'il faut se détacher

de cette espérance, vous avez emporté mes regrets, quelques lieux que vous embellissiez, soyez sûre que je n'oublierai jamais le peu de moment, où j'ai eu le bonheur de vous faire ma cour, et que ne voyant que vos bontés dans les éloges dont vous me comblez, j'en conserverai bien plus de reconnaissance que de vanité.

Je suis avec un profond respect,

Madame,

Ce 25 Mars 1783.

Votre très-humble
et très-obéissant serviteur
Le Mierre.

Veuillez bien, Madame, que M. le Comte de Grismondi trouve ici les assurances de mon respect.

LETTRE XVII.

Madame,

Il y a plus d'un an que j'ai eu l'honneur de vous écrire pour m'informer de votre santé, qui est si précieuse à tous ceux qui ont l'honneur de vous connaître; je vous adressais en même temps une traduction française de votre charmant voyage d'Italie en France, et je n'ai reçu aucune de vos nouvelles. Ma lettre se serait-elle égarée, et lorsque

mon cœur est si sensible à toutes les bontés que vous m'avez témoignées, m'auriez vous soupçonné d'ingratitude et d'oubli ? J'ai su par des voies indirectes que votre santé s'était rétablie, mais il me serait plus agréable d'en être instruit par vous-même. Daignez donc, Madame, au reçu de la présente, m'écrire un seul mot qui me rassure, recevez encore tous mes remercîmens des vers que vous m'avez adressés, et que j'aurais aussi traduits, si vous ne m'y aviez pas prodigué les louanges, et si je n'avais craint de montrer plus d'amour propre que de reconnaissance. Vous m'aviez flatté d'un nouveau voyage à Paris, je crains bien qu'il ne faille renoncer à cette espérance. Ne pouvant avoir l'honneur de vous voir, Madame, je cherche au moins ceux qui peuvent me parler de vous. M. l'abbé Gavazzeni de votre ville même se trouva l'autre jour dans une maison, où j'étais, et vous jugez quel plaisir j'eus à m'entretenir de vous et de vos talens: il est parti pour l'Angleterre hier matin, et m'a donné un moyen de vous faire parvenir sûrement ma lettre, moyen dont je me hâte de profiter.

Je suis avec un profond respect et un attachement sans bornes.

Madame,

Ce 8 Mars 1784.

Votre très-humble
et très-obéissant serviteur
Le Mierre.

LETTRE XVIII.

Madame,

Je suis presque aussi honteux de vous écrire que je le serais de paraître devant vous, après avoir laissé passer une année entière sans répondre à votre charmante lettre et à toutes les marques de bontés que vous m'y donniez. J'attendais pour vous faire réponse que je pusse vous envoyer au même temps une tragédie que les comédiens devaient remettre au théâtre, qui n'a pas encore été imprimée qui, et ne peut l'être avant qu'elle ait reparu avec quelques changemens.

Mais craignant, Madame, qu'un silence plus long de ma part n'eut l'air de l'oubli, je n'ai pu supporter cette idée, et je me suis hasardé à, vous présenter l'épître ci-jointe qui exprime bien faiblement le regret que j'ai d'être si éloigné de vous, et l'extrême désir que j'aurais de vous revoir. C'est faire avec vous un bien mince échange des vers si agréables que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser. J'espère que ma lettre vous trouvera en bonne santé. Ne gardez point je vous prie, Madame, de rancune contre moi d'avoir tant tardé à vous répondre, et ne me punissez pas comme je l'ai peut-être mérité, vous n'avez pas besoin de mes lettres; mais moi j'ai grand besoin des vôtres, et je ne puis rien recevoir qui me soit plus précieux. Si-tôt que la tragédie dont j'ai l'honneur de vous parler sera imprimée, je vous la ferai passer. Adieu Madame,

comptez toujours sur un éternel souvenir de ma part, et sur les sentimens tendres et respectueux avec lesquels je serai toute ma vie,

Madame,

Paris, ce 25 Octobre 1788.

Votre très-humble
et très-obeissant serviteur
Le Mierre.

LETTRE XIX.

Madame la Comtesse,

J'ai différé à vous remercier de votre charmante lettre, de votre souvenir flatteur et de l'aimable connaissance que vous m'avez procurée dans l'espoir de trouver quelqu'un qui pût vous porter ma réponse; mais je m'adresse enfin à M. le Comte de Pindemonte lui-même; je cachette ma lettre à fin de lui cacher les vérités que je vais vous exprimer en abrégé; il s'est fait rechercher, estimer et considérer ici de tous ceux qui le connaissent, et ses vers ont été trouvés aussi ingénieux qu'agréables. Sa déscription de la solitude donne envie de quitter le monde, et sa conversation donne envie d'y rester, dans l'espoir souvent trompeur d'y trouver des philosophes poëtes d'aussi bonne compagnie que lui, et les belles muses, comme celle à qui j'ai le bonheur d'écrire; si

la société était peuplée d'êtres pareils, j'irais avec plus de regret au tombeau qui m'appelle incessamment, du moins j'y porterai le souvenir d'avoir eu la satisfaction de vous recevoir sous mon humble toit, et de vous dire, comme sur ce papier, que j'ai l'honneur d'être avec un respectueux attachement,

Madame la Comtesse,

A' PARIS, ce 5 Avril 1789.

Votre très-humble
et très-obéissante servante
LE PAGE DUBOCCAGE.

LETTRE XX.

Daignez recevoir ces rimes, Madame, et la dernière édition de mes ouvrages; je vois par les vers des Alpes (que vous avez eu la bonté de traduire) que vous n'aviez que la précédente. C' est une faible marque de ma reconnaissance, Madame, mais que peut-on vous offrir? Vous avez tout, beauté, rang, naissance, jeunesse, grâces, richesses, esprit, talens, etc., etc. Voici des vers que l'abbé Boscovich a mis au bas de ceux, dont vous m'avez favorisée.

Madame,

Votre servante
DUBOCCAGE.

LETTRE XXI.

A Paris, ce 25 Avril.

Monsieur,

Je ferai l'impossible pour trouver trois places lundi à la comédie pour Alzire; mais je ne suis pas sûr d'y réussir, parce qu'il est bien tard. J'aurai l'honneur de vous aller voir et de vous en donner réponse demain au soir sur les huit heures. Guérissez, je vous prie, Madame la Comtesse, de sa trop grande modestie en l'engageant à dire ses sonnets ou autres poësies, on y voit bien qu' elle est du pays du Tasse, et qu'elle fait honneur à sa patrie. Vous connaissez le tendre et respectueux attachement que j'ai pour vous. Je suis, Monsieur,

Votre serviteur
Mercier.

LETTRE XXII.

A Paris, le 24 Avril.

Votre Excellence sait combien je suis sensible aux marques de bontés et d'amitié que j' ai reçues d' elle. C'en est une nouvelle que de me mettre à portée de servir Madame la Comtesse de Grismondi pour tout ce qui peut intéresser sa curiosité, j' aurai l'honneur d'aller prendre ses ordres et les vôtres dès aujourd'hui entre 7 et 8 heures du soir rue de

Richelieu, en vous priant cependant de ne rien déranger, si vous avez quelque dessein qui vous empêche d'y être, faites moi dire seulement à quelle heure je vous trouverai demain. Votre Excellence connaît le véritable et respectueux attachement que j'ai pour elle; je la prie d'assurer Madame de Grismondi qu'il suffit de la voir et de l'entendre pendant un quart d'heure pour avoir grande envie de lui faire sa cour, et de la prévenir en tout ce qui peut lui être agréable.

Mercier.

LETTRE XXIII.

Madame,

J'ai l'honneur de vous prévenir que j'ai envoyé chez M. Diderot, qui est à la campagne, mais qu'il en reviendra ce soir. Je l'ai averti que demain mardi nous nous rendrions chez lui avant neuf heures du matin. Il nous attendra sûrement. Je compte avoir le plaisir de vous saluer entre midi et une heure. Il m'a été impossible de trouver place au spectacle samedi dernier, et j'ai été privé d'un plaisir qui m'est bien cher, du plaisir de converser avec vous. Je suis avec respect,

Madame,

Ce lundi matin.

Votre très-humb. et très-obéiss. servit.
Mercier.

LETTRE XXIV.

Madame,

L'arrivée de Romilli, qui est toujours pour moi l'époque la plus précieuse de l'année, a eu encore plus de prix cette fois par une circostance qui m'a rempli de joie et de surprise. Le régal qu'il m'a apporté d'une médaille frappée sous votre nom, est le présent le plus riche et le plus agréable que son amitié pût me faire. J'aurais souhaité que le don eût moins été le fruit de son importunité que de la faveur, que mon cœur désireroit avoir auprès de vous; mais comme je n'ai rien fait encore pour la mériter, je dois être satisfait, Madame, de la bonté que vous avez eue de céder à ses instances. Je rougirais d'avoir été l'artiste d'un bronze qui représente si imparfaitement la beauté de vos traits et les grâces de votre personne, mais je me glorifie d'en être le possesseur parce que c'est un objet de triomphe pour une personne dont j'admire les talens et les charmes. Romilli vous dira à son retour, Madame, que j'ai placé ce meuble précieux vis-à-vis la place que j'occupe ordinairement dans mon cabinet, pour l'avoir toujours sous les yeux. C'est là que je vous invoquerai comme ma muse dans mes faibles études; c'est là que je vous rendrai l'hommage d'un cœur qui vous est entièrement dévoué, et que je prêterai le serment d'être toute ma vie avec le plus profond respect,

Madame,

Turin, ce 15 Mai 1779.

Votre très-humble et très-obéiss. serv.
De Vallaise.

LETTRE XXV.

Madame,

Puisque vous m'honorez du titre de votre ami, il est de mon devoir d'en soutenir le glorieux caractère, non-seulement par les sentimens qu' un si beau nom impose, mais par des témoignages qui soient les sincères interprêtes de ce qui est recélé dans mon cœur. J'ose vous assurer, Madame, que personne ne met plus de prix à vos bontés, et ne fait plus de cas que moi de toutes les belles qualités qui ornent votre esprit et votre âme. Notre ami Romilli a bien voulu me communiquer une copie des vers que vous avez adressés à vos amis, et ils ont excité en moi la plus vive admiration pour des talens, qui feraient honneur à un des plus beaux génies de notre sexe, et qui vous rendent la gloire du vôtre. Ils ne m' ont pas moins attendri sur l'objet qui les a dictés, et j' ai gémi sur ce qu' une aussi aimable personne que vous a été si près de mettre tous ses amis en deuil. Je rends grâces au ciel de ce qu'il a sauvé un de ses plus beaux ouvrages, et je l' implore pour qu'il daigne le conserver aussi long-temps que vous aurez des amis pour s'intéresser à vos jour, sce qui leur assurerait la durée la plus étendue. Honorez-moi, Madame, de la continuation de votre amitié, et croyez qu' on ne peut être avec un plus profond respect,

Madame,

Turin, ce 25 Décembre 1779.

Votre très-humble
et très-obéissant serviteur et ami
De Vallaise.

LETTRE XXVI.

Madame et très-chère amie,

Quoique ce soit la saison des lettres de compliment, la mienne n'en est point une de cette espèce, et d'ailleurs ce n'est pas à vous, Madame, qu'elles pourraient s'adresser, vous qui vous distinguez tellement sur toutes les personnes de votre sexe, que ce qui pourrait paraître adulation envers une autre, ne serait à votre égard qu'un faible hommage rendu à la vérité. Ce sont les sentimens que m'ont inspirés la lecture de toutes les belles pièces de poësie que vous avez composées dans l'année, et que notre estimable ami a bien voulu me communiquer. Il est bien juste, Madame ma très-chère et belle amie, que je vous consigne à la fin de l'année tous les momens d'extase que vos talens m'ont procurés pendant le cours de celle qui va finir, et que je fasse des souhaits pour que vous vouliez les renouveller dans celle qui lui succède. C'est me désirer à moi-même des plaisirs bien vifs, et à vous, Madame, une augmentation de gloire que vos succès passés ont déjà portée à un dégré éminent, elle rejaillit tellement sur tout votre sexe, cette gloire, que l'on fait grâce à celles dont on a droit de se plaindre, parce qu'elles font partie d'une espèce que vous honorez avec tant d'éclat.

J'espère que votre santé ne souffrira plus de ces atteintes qui en menaçant de nous priver des belles productions de votre esprit ont cependant donné

naissance à l'une des plus admirables qu' il ait enfanté. Parmi tant de bienfaits que je dois à notre cher Romilli, je compte pour un des plus précieux de m'avoir fait parvenir exactement tout ce qui est sorti de votre plume, depuis que les Muses vous inspirent si agréablement. Puisse ce cher ami, en récompense de tout ce qu'il a fait pour moi, jouir aussi souvent que je le voudrais pour moi-même, de l'aimable société de l'incomparable Pauline; vous lui devez cette faveur, Madame, à des titres plus incontestables que ne le sont ceux qui n' ont que moi pour objet; vous le devez en grâce des sentimens exclusifs d'estime et d' amitié qu' il a pour vous, et à titre d' œuvre méritoire en faveur d' un ami qui, à ce qu' il m'assure toujours, n' a d' autre soulagement au milieu des peines qui l' environnent, que les visites que vous daignez quelquefois lui rendre. Ce serait un comble de satisfaction pour moi, si je pouvais être de moitié avec mon ami dans le bonheur qu' il a de converser si fréquemment avec vous. Je vous convaincrais, Madame, mieux que je ne puis le faire par écrit des sentimens de respect, d' admiration et d'estime avec lesquels j' ai l' honneur d'être,

Madame ma très-chère amie,

Turin, ce 23 Décembre 1780.

Votre très-humble
et très-obéissant serviteur et ami
De Vallaise.

LETTRE XXVII.

Madame et très-chère amie,

J' espère, Madame, que vous aurez reçu mes excuses de la bouche de Romilli sur ce que je n'ai pu avoir l'honneur de répondre à votre obligeante lettre aussitôt que je l'aurais dû et voulu; j' étais malade au départ de Romilli, j' ai fait une rechute sans avoir fait de faux pas en convalescence, et je n' ai encore repris de forces qu' autant qu'il en faut, pour vous témoigner ma reconnaissance de la nouvelle marque d'amitié qu'il vous a plû de me donner en me participant l' heureux accueil que vos vers ont reçu de notre Princesse. Cela ne pouvait être autrement, et nous étions bien sûr de notre fait, Romilli et moi, quand nous vous avons encouragée à surmonter votre modestie, et ne pas vous dérober à la nouvelle gloire qui devait vous en revenir. Votre triomphe a été publié dans les feuilles publiques, ce qui excite d'autant plus mes regrets de n'avoir point reçu les copies que vous m' annoncez dans votre lettre, et que toutes mes diligences n'ont pu trouver nulle part.

Je crains de n'être pas en état aujourd' hui d'écrire aussi à Romilli, et j'ose vous prier, Madame, de lui en faire parvenir mes excuses ainsi que mes amitiés. Ma petite santé me joue de bien mauvais tours, quand elle m' empêche d'assurer mes amis des sentimens que j' ai pour eux; mais elle ne saurait du moins influer sur leur constance et sur-tout, ma chère amie, sur le respect et l' attachement que

je vous ai voués, et avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

Madame,

TURIN, ce 20 Octobre 1781.

Votre très-humble
et très-obéissant serviteur et ami
DE VALLAISE.

LETTRE XXVIII.

Madame,

Ce n'est qu'avant-hier que j'ai reçu la terrible lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire en date du 31 Janvier, et qui m'a préparé au plus grand malheur que mon cœur pût redouter. C'est dans la même journée aussi que j'ai eu la funeste nouvelle, qui, en éteignant une lueur d'espérance, dont mon âme se nourrissait encore, l'a plongée dans la plus vive douleur. Votre cœur bienfaisant a voulu adoucir l'amertume d'une si cruelle annonce, en me la donnant de votre main, et c'était, ma chère Comtesse, le seul moyen de mitiger le mortel chagrin qu'elle allait me causer. Est-il possible, Madame, que notre ami ne soit plus, lui, dont le tempérament sain et vigoureux paraissait promettre la plus longue vie! Nous l'avons donc perdu pour toujours cet ami ardent, cet homme sage qui réunissait

aux plus précieux dons de l'esprit, les plus belles qualités du cœur! Pourrons-nous jamais, ma très-chère amie, nous consoler d'une telle perte, ou nous flatter de retrouver ailleurs dans une même personne tous les heureux attributs que le ciel avait réunis en lui, mais qu'il n' accorde que séparément aux autres hommes! Je ne puis vous dire dans cette lettre tout ce que mon cœur voudrait exhaler dans ce funeste moment qui m' opprime et m'accable, et je vous prie, ma chère amie, ma respectable Comtesse, de permettre que je vous parle quelques autres fois de cet incomparable ami que le ciel nous a enlevé. Personne ne l'a ni mieux connu ni plus aimé que nous, et il vivra dans nos cœurs autant qu'ils respireront. Souffrirez-vous, Madame, que les sentimens que j' avais pour ce digne ami, je les voue à votre personne et en sa faveur recevrez-vous avec plaisir les protestations que j' ai l'honneur de vous faire que je suis avec l'attachement le plus respectueux,

Madame,

Turin, ce 12 Fevrier 1785.

Votre très-humble
et très-obéissant serviteur et ami
De Vallaise.

LETTRE XXIX.

Ma très-chère amie,

Je vous obéis, ma chère Comtesse, et me mets sur le pied de confiance que vous aviez bien voulu me prescrire, et qui est aussi plus analogue à mon caractère. Que ce style insipide de cérémonial, dans lequel le cœur n'entre ordinairement pour rien, et auquel la sincérité n'a aussi que très-peu de part; mais en vous parlant le langage de l'amitié, je n'oublierai jamais le respect que je vous dois; j'aimerai de tout mon cœur l'aimable Lesbie et respecterai de toute mon âme l'incomparable Comtesse Grismondi.

Je vous ai la plus vive reconnaissance, ma chère amie, de ce que vous avez bien voulu, malgré le dérangement de votre santé, m'écrire deux lettres consécutives pour répondre à l'empressement que je vous montrai de savoir toutes les particularités de la mort de notre pauvre ami. Puisque vous ignorez celles que j'avais soupçonnées, c'est une preuve qu'il n'en existe point d'autres que celles que vous m'avez détaillées, et c'est apparemment de celles-là, dont a voulu me parler le Comte Pierre Romilli dans sa lettre, qui se ressentait peut-être un peu de la confusion, où cette perte récente avait mis son esprit. Quelque réelle que soit cette perte, je n'ai encore pu me persuader de cette triste vérité, mon cœur parait toujours me dire que je dois recevoir ce tendre ami qui a fait ses plus chères délices, et sans

lequel ma vie ne sera plus qu' une froide existance; ce qui fait que le temps ne fera qu' aggraver mes regrets au lieu de les adoucir, en me convainquant de la réalité de cette perte. J' ose croire que cet estimable ami n'avait point de personnes plus chères que nous: c'est lui qui a voulu que nous nous aimassions, parce qu' il connaissait parfaitement nos cœurs; nous ne saurions donc rendre un plus bel hommage à sa mémoire que de respecter et suivre ses intentions. Quant à moi, ma chère Comtesse, je remplis ce legs avec toute l'ardeur et la bonne foi possible, et je serai fort heureux, si je puis mériter par mon respect et mon attachement que vous ayez les mêmes égards pour le souvenir de ce digne ami. Je suis en conséquence avec la plus vive et la plus solide amitié, ma très-chère amie,

Turin, ce 16 Avril 1785.

Votre très-affec.né ami
De Vallaise.

LETTRE XXX.

Ma très-chère amie,

Des maux de nerfs longs et accablants m' ont forcé, ma chère Comtesse, à un silence aussi cruel pour moi que le motif qui l' a causé. Que le ciel vous préserve à jamais, chère amie, de cette triste maladie qui affecte l' âme autant que le corps, et dérange tout notre être. Je trouvais autrefois un soulagement aux attaques de ce mal, dans la même

source qui en redouble maintenent les accès, et les rend plus profonds. Les entretiens d'un ami sage et chéri m'étaient une douce consolation et un baume salutaire, qui rendaient la sérénité à mon âme, et calmaient cette irritabilité de nerfs, qui cause un si grand dérangement dans le moral comme dans le physique. Cet estimable ami n'est plus, et cette perte irréparable, en tarissant la source de tout mon bonheur, me livre sans espoir de dédommagement au plus cruel chagrin. J'ai appris avec le plus vif déplaisir qu'à la date de votre dernière lettre votre santé était toujours dans le dérangement, qui a suivi la mort de notre pauvre ami, et le Comte Mourroux, à qui j'ai bien envié le bonheur d'avoir passé quelques momens avec vous, m'a dit, qu'elle n'était point encore rétablie lors de son passage à Bergame. Je n'entreprendrai certainement point, ma chère Comtesse, de chercher dans les préceptes d'une impuissante philosophie des raisons, pour calmer des regrets qui nourrissent vos maux physiques; je connais par moi-même la faiblesse de cette ressource, quand le cœur est réellement blessé. Vous dites très-bien, ma chère amie, que ces prétendus philosophes sont des gens insensibles pour tout ce qui n'est point eux-mêmes, et qui veulent encore faire honneur à leur raison de l'inhumaine dureté de leur cœur. L'on abuse furieusement dans ce siècle prétendu si sage des mots consacrés par nos anciens à la gloire de l'humanité. Ceux de philosophie, d'humanité, d'honnêteté et d'honneur, sont dans la bouche de tout le monde, mais leur signification a changé, et il ne reste que peu de personnes qui en connaissent la véritable valeur. Ne soyons donc

point philosophes dans le sens moderne, ma chère Comtesse, mais soyons sensibles, au risque d'être la dupe de notre sensibilité, soyons honnêtes et sincères, et faisons le bien pour lui-même sans nous soucier, si nous sommes vus et applaudis par les autres. C'est dans ces sentimens que nous tâchions de nous raffermir réciproquement avec notre pauvre ami, et j'avoue à sa gloire qu'il me surpassait dans la pratique comme dans les discours. Vos exemples et vos sages raisonnemens me restent, ma très-chère amie; je me ferai toujours une gloire de pouvoir imiter les uns et d'admirer les autres, et d'être éternellement avec un cœur rempli de confiance et d'amitié,

Turin, ce 23 Juillet 1785.

Votre très-affec.né ami
De Vallaise.

LETTRE XXXI.

Madame, et très-chère amie,

Les sentimens de respect et d'amitié que j'ai pour vous, Madame, n'ont jamais souffert la moindre altération, mais ma santé en a souffert d'étranges depuis quelques années, au point de m'interdire toute espèce d'application, et de me rendre un être oisif et conséquemment malheureux. Voilà, ma chère et respectable Comtesse, la seule et véritable raison

d'un silence qui aurait été sans doute bien criminel, s'il êut été volontaire. J'ai eu l'honneur de voir messieurs les frères Arigoni. Ce jeune Seigneur, auquel vous vous intéressez, et qui s'est déterminé à venir achever chez nous le cours de ses études, me parait avoir beaucoup de dispositions à profiter des soins que l'on se donnera pour perfectionner son éducation. Je désire contribuer en quelque manière à lui rendre ce séjour agréable, et pouvoir lui rendre service, malgré l'inutilité, où me reduit la perte totale de ma santé.

Parlons un peu à présent, ma chère Comtesse, du magnifique don que vous avez fait de l'in-foglio qui contient des vers charmans, et d'une impression qui répond au mérite de l'ouvrage. Tout est digne de l'Héroïne à laquelle vous l'offrez, et cette charmante épître passant à la postérité portera son nom et sa gloire aux âges les plus éloignés de nous; en sorte qu'il ne sera pas moins heureux pour la réputation de cette grande Impératrice d'avoir excité l'admiration de l'aimable Comtesse Grismondi que d'avoir eu des Czernicheff, des Potemkin, des Romanzof et tant d'autres noms barbares que je supprime, parce qu'ils offensent trop la douce trempe de nos oreilles italiennes.

J'ai l'honneur d'être avec un attachement inviolable et le plus pronfond respect,

Madame, et très-chère amie,

Turin, ce 17 Avril 1791.

Votre très-humble
et très-obéissant serviteur et ami
Le Ch.r De Vallaise.

LETTRE XXXII.

Turin, ce 20 Novembre 1781.

Madame,

Conséquemment à ce que vous avez bien voulu me mander par la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire en date du 12 courant, je fais passer au Seigneur Jean Antoine Balabbio banquier à Milan le petit paquet que je joins à cette lettre, lui recommandant de vous le faire parvenir en sûreté, et aussi bien conditionné que je le lui remets. Je me flatte que lorsqu'il vous aura été rendu, vous voudrez bien m'en donner connaissance, à fin que je puisse certifier l'exécution des ordres qui m'ont été donnés à ce sujet. Voyez par-là, Madame, que bien loin qu'en cela vous me deviez quelque chose, ainsi que vous paraissez le penser, vous vous devez absolument tout à vous-même, et que la seule part que j'y aie, c'est de m'acquitter avec un plaisir extrème de ce que le mérite de votre composition a suggéré de me préscrire. Je n'en serai pas moins flatté malgré cela, si vous daignez employer la babiole, qu'on vous présente à l'usage de vous rappeler plus souvent, et plus long-temps le nom d'une personne qui vous est très-attachée, qui vous admire, et qui a l'honneur d'être,

Madame,

Votre très-humble et très-obéiss. servit.
De la Marmora.

LETTRE XXXIII.

Madame,

Les nombreux embarras, dont vous m'avez assiégé dans le peu de momens que je me suis arrêté auprès de vous à Bergame, ne m'ayant pas permis de remplir les ordres que j'avais de S. A. R. Madame la Duchesse de Saxe, qui a admiré, ainsi que toute sa suite, la beauté de la pièce de poësie que vous lui avez présentée; je me flatte, Madame, que vous voudrez bien me remettre à temps, et recevoir ici avec les remercimens que je suis chargé de vous faire de la part de la susdite Princesse pour le don, que vous lui avez fait d'une production si estimable, l'annonce d'une petite marque du souvenir, qu'elle m'a recommandé de vous dire qu'elle en conserverait ainsi que de l'auteur. Obligez-moi donc de me dire, à qui je pourrai la remettre ici, ou le moyen que vous désirez que je choisisse pour vous la faire parvenir en sûreté, et permettez-moi d'ajouter que tout ainsi qu'elle vous servira quelquefois à fixer des idées fugitives que votre verve ne peut que vous présenter souvent. Je souhaite bien ardemment que vous daigniez l'employer à retenir la mémoire de l'homme du monde qui a l'honneur d'être avec le plus de respect,

Madame,

Votre très-humble
et très- obéissant serviteur
De la Marmora.

LETTRE XXXIV.

Je ne sais, belle Comtesse, si cette aimable Pauline sera assez bonne pour s'acquitter de la commission, dont je prends la liberté de la charger, et encore moins si elle pourra m'obtenir une réponse. L'incertitude, où je suis, est cruelle, et me fait souffrir horriblement. Si j'osais vous prier, charmante Comtesse, de vous intéresser aussi en ma faveur, je ne désespérerais pas de voir finir mes tourmens, lesquels sans vos bontés dureront autant que mon amour, c'est-à-dire autant que ma vie.

Le Margrave d'Aspac.

LETTRE XXXV.

Venise, ce 22 Septembre 1779.

Madame,

Rien ne peut m'être plus agréable que l'honneur de votre souvenir, et les occasions de vous être utile en ce qui peut dépendre de moi. Je regarde donc comme une faveur celle que vous me ménagez en ce moment de concourir avec vous par le passeport, et la lettre ci-jointe pour la seule maison que je connaisse à Marseille à l'agrément de M. le Comte Moroni que vous m' avez recommandé. Il trouvera

dans Monsieur et Madame Tirnon David, prévenance, douceur, aisance, honnêteté et le désir de lui être utile autant qu'ils le pourront, ils y sont bien établis et fort estimés.

N'avons nous jamais, Madame, l'espérance de vous voir à Venise! Votre amabilité, dont nous avons connu le prix, ne peut qu'accroître sur cet objet la ferveur de Madame de Vergennes et de mon fils, qui ne doivent pas être séparés de l'hommage du tendre respect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

Madame,

Votre très-humble
et très-obéissant serviteur
De Vergennes.

LETTRE XXXVI.

Parme, ce 4 Décembre 1783.

Madame,

Honteux de vous avoir manqué à tous égards, je viens reclamer votre indulgence. Vous me fîtes l'honneur, il y a quelque temps de m'écrire une lettre la plus polie, la plus obligeante, sans que j'eusse le bonheur d'avoir fait votre connaissance. Vos talens m'étaient connus, votre esprit, la réputation que vous vous étiez acquise non seulement en Italie, mais également en France, pays poli,

mais qui ne rend pas toujours justice aux étrangers. Vous en avez mérité les suffrages unanimes de gens doués de pénétration et de savoir; vous y avez laissé un nom qu'on répète encore aujourd'hui avec admiration. Les Académies se sont empressées de vous témoigner la plus haute considération: vous avez donné des preuves de votre génie par-tout, où vous avez été.

Il vous sera paru, Madame la Comtesse, que j'ignorasse toutes ces admirables qualités, n'ayant point reçu de ma part les remercîmens que je vous devais, non-seulement par le trait de bonté que vous avez voulu m'accorder, mais au surplus parce que vous aviez accompagné votre lettre avec les dons précieux de différentes de vos pièces, que j'ai reçues avec reconnaissance, et lues avec admiration. Comment excuserais-je ma faute impardonnable? Il me serait facile de chercher des détours, et des mauvaises raisons; mais cela n'est point dans mon caractère également sensible aux bienfaits que naïf.

Je vous dirai donc sincèrement, qu'ayant traîné à vous faire réponse à cause des petites, mais fréquentes infirmités, qui accompagnent mon âge *septuagenaire*, et mes occupations journalières, qui me laissent bien peu de temps, je ne savais comment revenir sur mes pas, et cultiver cette honorable correspondance, que vous aviez daignée de m'offrir.

Un tel aveu, Madame, me fait espérer pardon, et votre façon d'agir noble et généreuse m'en assure. Persuadé donc, comme je le suis, que votre politesse m'ait accordé l'honneur de rentrer dans vos bonnes grâces, malgré ma faute, je passerai à vous parler cordialement.

Je me suis toujours occupé agréablement de votre digne et respectable personne avec tous ceux qui sont venus de Bergame. Combien de choses je leur ai demandé de Madame la Comtesse de Grismondi! Sur-tout avec M. votre oncle Vincent Olmo. Croyez-moi, que si quelqu'un dans votre ville a la bonté de se souvenir de mon petit individu, je paye vos compatriotes de bon retour. M. le Marquis Terzi, à qui j'ai remis cette lettre, vous dira que je n'ai pas oublié votre patrie, et les politesses que j'y ai reçues. Une seule chose j'aurais désirée; c'était de vous admirer de près, et de jouir de votre société, qui certainement doit être tres-intéressante. Je vous prie de faire agréer mes hommages à M. le Comte Beltramelli, à qui je ne pardonne point, que vous ayant accompagnée jusqu'à Plaisance, il ne vous ait pas engagé à faire une course à Parme; d'autant plus que mon âge me fait sentir, que je ne pourrai pas venir vous chercher.

Daignez, illustre et ingénieuse Dame, de voir que rien ne peut exhaler le respect, la gratitude, l'attachement, avec lesquels je serai à jamais,

Madame,

Votre très-humble
et très-obéissant serviteur
Paciaudi Théatis Bibliothécaire
de S. A. R.

LETTRE XXXVII.

Milan, ce 29 Décembre 1784.

Madame,

Je dois à votre politesse, et aux bontés de vos chers compatriotes le joli présent de vos poësies, que j' ai reçu par le Résident de Venise accompagné d'une lettre obligeante, qui augmente ma reconnaissance et le prix de vos largesses, lesquelles mériteraient, ma belle Comtesse, être payées par des vers dignes de vous être adressés; mais étant incapable d'en faire d'aucune espèce, je vous offre mes remercîmens en prose, vous priant à les accepter comme un faible témoignage de mon estime, et des sentimens de tendresse que vous m' avez inspiré. Je suis persuadé que les vrais appréciateurs de poësies donneront le choix à votre traduction sur l'ode originale de M. Le Brun, car notre langue étant plus élevée que la française, elle acquiert dans la version un tour plus poëtique; au reste étant par vous-même capable d'égaler les meilleurs poëtes des nations, je donne la préférence aux productions de fantaisie, dont l'essort de la même n' est point asservi aux pensées des autres; tel est aussi le sentiment de mon compagnon de voyage qui a l'honneur de vous remercier de votre souvenir, et vous présenter ses respects. J' ai vu l'abbé Parini, et le P. Soave, le premier rempli de son mérite (souffre impatiemment qu' on exalte celui des autres, le

second modeste et doux comme les idylles de Gessner, qu'il a tracés, est très-estimé par le petit nombre, qui sait lire, car en général l'on est très-mal ici pour la société, et sans le plaisir d'être avec ma sœur et ses enfans, j'aurais déjà repris le chemin de Rome, où je souhaite très-ardemment de vous voir, et de vous assurer à vive voix de mon obéissance.

Madame,

Votre très-fervente amie
Gabrielle de Chateau Dauphin
Verrue.

LETTRE XXXVIII.

Rome, ce 7 Mai 1785.

Madame,

Le voyage, que j'ai fait de plusieurs mois dans une saison assez désastreuse à se trouver hors de chez soi, m'a tellement incommodée à mon retour à Rome, qu'il m'a été impossible, mon aimable Comtesse, de vous demander des nouvelles de votre santé, surtout après la mort du pauvre Comte Romilli, car connaissant votre amitié pour lui, je suis persuadé que vous aurez senti vivement la perte d'un homme estimable, à qui je dois, plus que vous ne lui devez, le bonheur de vous avoir connue, et vous citer comme un modèle de perfection toutes les fois

que l'occasion se présenta d'exalter votre mérite, la rareté duquel a fait naître le désir au Duc de Ceri de vous adresser une lettre; le même m'avait prié, il y a quelque temps, de vous prévenir. Je suis persuadé, ma chère Comtesse, que vous l'auriez accueillie favorablement vous étant parvenue, et que vous ne serez pas fâchée contre moi d'être cause d'un témoignage d'estime, qu'un homme digne de vos bontés par son application, vous rend à cette distance.

Mon compagnon de voyage vous présente ses respects, acceptez les miens et les assurances d'amitié la plus tendre, avec laquelle je suis

Votre très-humble servante et amie
GABRIELLE DE CHATEAU DAUPHIN
VERRUE.

LETTRE XXXIX.

Au moment que j' ai reçu votre lettre j' étais prêt à partir pour Fossan. Muratori est au désespoir de votre mauvaise santé, et m' a chargé de vous dire qu' il le serait d'avantage, si vous pouviez vous inquiéter un moment de la réponse à sa lettre. J' ai demeuré quelques jours aux environs de cette ville sur le rivage du Tanaro, qui sépare les Alpes ligustiques des plaines du Piémont. Ces endroits sombres sont très-propres pour qui aime à rêver, ainsi que je suis condamné à faire. Pendant ma solitude je ne fus pas sans chanter des vers que vous avez

fait naître, et dont je vous prie encore d'agréer l'hommage. Depuis hier je suis à Turin, et je ne veux pas oublier de vous dire que nous y avons eu la semaine passée l'Archiduc de Milan avec sa femme. Il y eut un prologue en musique au théâtre Royal, qu'on a ouvert pour quatre jours à cêt égard, et où l'on donna cependant l'opera comique. Le 7 du courant il y eut bal au théâtre du Prince de Carignan pour les Dames, et le 10 bal et cercle à la cour. Croiriez-vous que je n'ai rien vu de tout cela? pourtant il n'est que vrai; je fuis tout ce qui peut me distraire de penser à ma chère amie.

D'ailleurs aurez-vous à être éternellement malade? et vos médecins n'ont-ils point de ressource dans leur pharmacopée pour votre santé? Croyez-moi, laissez de côté ces Messieurs, et tâchez de vous amuser; voilà la meilleure médecine.

Ayez la bonté de me donner souvent de vos nouvelles, et croyez que je ne vivrai que pour être

Turin, ce 18 Septembre 1783.

Votre très-fidèle et tendre ami
Vincent Marenco de Castellamont.

LETTRE XL.

..... *Ah te ne frigora laedant!*
Ah tibi ne teneras glacies secet aspera plantas!
Virg.

Il y a des plaisirs qu' on ne saurait assez exprimer; de ce nombre a été celui que j' ai éprouvé en recevant votre chère lettre. Oui, ma chère amie, lorsque j' étais désolé de votre silence, agité par mille soupçons sur mes lettres, lorsque je ne m'attendais plus à recevoir de vos nouvelles qu' au 27 du courant au plutôt, j' ai trouvé une de vos lettres à la poste. Alors je fus convaincu que tout le désordre de notre commerce épistolaire dépendait de l'irrégolarité des postes de Milan, qui ne partent pas pour le Piémont toujours constamment, et à jour fixe. Enfin j' entends par la même que vous jouissez d'une bonne santé, que vous vous amusez par des petits voyages etc. Je m'en réjouis infiniment.

Il ne fallait pas moins qu' une surprise si agréable que celle que m'a causé votre lettre, pour dissiper l'ennui mortel qui m'accable; il faut que je vous fasse part que le Roi et les Académiciens m' ont honoré de la direction du bureau de la nouvelle Académie des sciences; ce qui me remplit la tête de tracasseries si ennuyantes que je vais bientôt renoncer à cette charge, car je connais trop le prix d'une vie paisible, et je ne veux point me brouiller avec les muses, qui sont ennemies jurées de calculs mathématiques, et de l'horreur qui les entoure.

D'ailleurs n' ayant pas l'honneur de connaître particulièrement M. le Comte de Romilli, ni le plaisir d'avoir su auparavant qu' il fut de vos dignes amis, je ne savais pas comprendre comment il daignât faire de recherches sur mon compte; maintenant je suis bien fâché de l'impatience, dont j' ai montré l'envie d'en savoir la raison, et je lui suis infiniment obligé et de l' honneur qu' il a voulu me faire, et de la peine qu' il s'est donnée pour vous satisfaire. Cependant ne croyez pas aux louanges qu' on donne par trop de bonté à l'esprit et aux talens qu' on me suppose. Je suis

De vous, ma chère Comtesse,

Turin, ce 29 Novembre 1783.

Très-aff.né ami et serviteur
Vincent Marenco de Castellamont.

LETTRE LXI.

Madame,

Votre magnifique portrait est arrivé a Fossan lundi dernier sans avoir souffert le moindre dommage par la route, et il a été placé aussitôt dans la salle de l'Académie qui devait tenir une séance ce même jour.

L'abbé Muratori chef de l'Académie n'a pu y assister à cause d'une maladie, qui depuis quelques jours le tient au lit; et il me fit écrire de sa part

qu' il me chargeait de vous faire les plus vifs remercîmens pour l'Académie et pour lui, de l' honneur que vous venez de leur faire, en attendant que le rétablissement de sa santé lui permette de s' acquitter ensuite de ce devoir lui-même. Permettez-moi que je joigne aussi en mon particulier les protestations d' une reconnaissance à toute épreuve pour cette marque de bonté que vous avez donnée à un corps, dont je suis la cause que vous êtes un des membres, c' est-à-dire dont la gloire de vous y avoir acquise m' appartient singulièrement.

Souvenez-vous, Madame, toujours des soins que vous devez à votre précieuse santé, et soyez persuadée que personne ne pourrait être avec plus de sincérité de ce que je suis,

Madame,

Turin, ce 3 Juillet.

Votre très-humble et très-dévoué serviteur
Marenco de Castellamont.

LETTRE XLII.

Madame,

En vous adressant, Madame, les poësies que j' ai l'honneur de vous transmettre, je suis bien loin de me flatter de vous rendre un hommage assez digne de vous. Au défaut de le pouvoir, je vous prie de faire suppléer la bonne volonté, que j' aurais

d'être dans le cas de le faire, ou bien d'y suppléer vous-même par cette bonté généreuse qui vous est si naturelle.

Comme l'édition de la tragédie n'a pu s'achever, à cause de quelques additions que j'ai dû faire à une espèce de dissertation qui la précède, j'aurai l'honneur de vous l'envoyer, j'espère dans l'ordinaire prochain. En attendant je vous adresse quatre copies des poësies, dont j'ose vous prier d'en faire agréer une à M. le Comte votre mari avec mes plus humbles respects. Vous aurez de plus la bonté de m'excuser, si je vous les envoie très-mal liées à cause de la brièveté du temps, et faute de relieurs fort habiles dans notre pays. Par la voie de Milan vous en recevrez à Bergame cinquante copies qui partent aujourd'hui de Turin à votre adresse, pour que vous ayez la bonté de les distribuer à vos dignes amis, parmi lesquels je vous prie de compter particulièrement M. de Romilli, l'abbé Bettinelli, et le Comte Pompei, comme je n'en doute pas que vous ferez pour leur en faire agréer une copie de ma part.

On attend à faire l'ouverture publique de l'Académie des sciences à l'occasion de l'arrivée du Roi de Suède, mais on ne sait pas bien le temps précis qu'il choisira pour son passage dans cette ville.

Je vous prie, Madame, de n'oublier jamais que je suis

Turin, ce 27 Mars 1784.

*Votre très-humble et très-obéissant
serviteur et ami*
Vincent Marenco de Castellamont.

LETTRE XLIII.

Madame et très-chère amie,

Celui qui a l'honneur de vous présenter cette lettre est M. Maülandi Capitaine au Régiment de Suse, gentilhomme piémontais fort de mes amis, et doué des plus estimables qualités de cœur et de l'esprit. Il est dans l'intention de faire un petit voyage par l'Italie, et d'y connaître les personnes les plus célèbres par leur mérite. Connaisseur qu'il est, et auteur de pièces poëtiques dans le genre lyrique, il a été charmé de vos écrits que je lui fis voir, et qui vous attirent à juste titre l'admiration de tout le monde littéraire, il souhaite ardemment de vous présenter ses respects, et de connaître personnellement une femme si charmante et accomplie.

Quoique ses qualités et sa réputation n'aient pas besoin d'aucune recommandation, j'ose vous prier de lui faire l'accueil le plus favorable, ainsi que je m'en flatte, et vous suppliant de me continuer vos bontés, je passe à vous assurer que je suis,

Madame,

Turin, ce 27 Mars 1790.

Votre très-humble et très-obéissant serviteur
Marenco de Castellamont.

LETTRE XLIV.

Ma chère Comtesse,

Je viens de recevoir de votre part par un inconnu, qui l'a remis chez moi la superbe poësie que vous avez adressée à la Gare. Je fus charmé, ainsi que tous ceux qui l'ont vue, de la belle et majestueuse édition que vous en avez faite; rien ne pourrait être plus magnifique et digne de l' auguste personne, à qui elle est adressée.

Il y a deux semaines que je vous ai demandé de vos nouvelles, et que je vous ai recommandé un gentilhomme piémontais, qui doit vous remettre une autre lettre de ma part; n'en ayant pas reçu aucune réponse, je suis fort en peine de votre santé, et du sort de ma lettre. Je vous prie de me donner le plutôt des nouvelles si désirées de mon cœur, et de ne pas m'oublier auprès de vous. Je me flatte d'en recevoir par le courrier de demain, sans quoi mes inquiétudes iraient au comble. Daignez donc vous souvenir de celui qui ne cessera d'être

Turin, ce 13 Avril 1790.

Votre très-affec.né et obéissant serviteur
et ami
Marenco de Castellamont.

LETTRE XLV.

Ma chère Comtesse,

Je dois vous prévenir d'avoir donné une de mes lettres pour vous à M. le Chevalier Enneschap Anglais, qui voyage actuellement pour l'Italie, et qui compte d'aller passer un peu du carnaval à Venise; c'est un garçon bien accompli, et qui a abjuré à Turin sous la protection de notre cour, où il était logé chez l'abbé de Rossillon confesseur de S. A. R. Madame la Princesse de Piémont. Il est neveu du célèbre général Helliot, et il doit avoir quelque dépit contre son père qui est Milord au parlement de Londre. Il n'est pas, que je sache, homme de lettres, mais en revanche il aime bien les chevaux, les chiens, la chasse et le beau sexe sur-tout. D'ailleurs c'est un jeune homme fort gai en compagnie, et qui ne manque pas d'esprit. Je me flatte que vous aurez la bonté de lui faire un accueil favorable, en venant vous rendre une visite de ma part.

Je passerai maintenant à vous prier de me donner de vos nouvelles, dont il y a un siècle que je manque tout-à-fait. J'oserai encore vous prier de m'adresser une copie des poësies que l'abbé Bettinelli vous a adressées, ainsi que j'ai vu sur les journaux de littérature, quoique je n'en aie pu retrouver aucune à Turin. Lorsque j'apprendrai par votre réponse, si vous êtes à Bergame, je vous adresserai quelques pièces de ma façon que je fais actuellement imprimer. Daignez vous souvenir un mo-

ment d'un homme qui ne cesse de vous aimer, et qui sera toujours

TURIN, ce 22 Janvier 1791.

Votre très-aff.né et obéissant serviteur et ami
D. VINCENT MARENCO DE CASTELLAMONT.

LETTRE XLVI.

Madame,

Il arrive souvent que l'on n'est pas maître de ses transports non plus que de nos sensations. Telle est, Madame, la résolution que je prends de vous écrire, et de porter jusqu'à vous un nom, qui peut-être vous est tout-à-fait inconnu. Mais avant que de condamner ma demarche daignez, ma chère Comtesse, de m'écouter un moment. Quelquefois la cause des fautes fait assez leur excuse.

Le Chevalier Decassine un de ces jours s'acquitta vers moi d'une parole que je tenais de lui depuis long-temps. C'était de satisfaire l'envie dont je brûlais de lire quelqu'une de vos poësies. Les lire et en être aussitôt charmé, ravi, extasié, ce n'est que la même chose. Que voulez-vous? Votre génie, ce feu céleste, qui anime vos écrits passa dans mon esprit, me dicta ces vers à l'instant, qui par-là sont votre ouvrage plus que le mien. Daignez donc d'en considérer la cause plus que la témérité, et pardonnez-moi de n'avoir pu m'empêcher de vous

témoigner mon admiration. Un tel hommage dicté par une impression, dont je n'ai pu me défendre, et par la vérité, doit trouver grâce auprès d'une charmante personne telle que vous. Je n'oserai pas me flatter qu'il arrive au suprême bonheur de vous plaire, c'est assez s'il obtiendra le pardon pour l'inconnu, qui ose vous le présenter, et qui d'ailleurs ne cessera à jamais d'être

De vous, Madame,

Turin, ce 4 Juin 1783.

Très-humble et très-obéissant serviteur
Vincent Marenco de Castellamont.

LETTRE XLVII.

Madame,

L'amitié a des droits, j'en ai peut-être abusé, mais elle sait pardonner. A l'occasion que j'ai été à Fossan, je n'ai pu m'empêcher de parler de vous, et de vos charmantes poësies; ajoutez que je venais de recevoir de Milan un feuillet littéraire, où je fus charmé de trouver votre nom avec une pièce de votre façon, qui est beaucoup au-dessus des éloges, qu'on y tâche de vous en faire. La lecture de cette admirable pièce adressée à M. Le Mierre, que je fis avec une satisfaction inexprimable à tous mes amis, fit naître en eux le désir d'avoir

l'honneur de tenir à vous de quelque façon. Je proposai de vous acclamer à l'Académie à la première séance, tout le monde fut d'accord et transporté de joie, j' ai même osé de répondre de votre agrément à cette marque d'estime, et la chose fut exécutée.

L'assemblée était fixée pour le 22 courant, je n' ai pu y assister à cause des fièvres tierces, qui m'avaient déjà surpris depuis le 18. Je peux néanmoins vous en faire le recit par les rapports de mes amis, qui furent présents à cette fonction. Après la *lecture* académique on lut votre chanson; le silence plus attentif marquait l'empressement de jouir de cet essai de vos talens dans la poësie, et ne cessa que pour faire place aux applaudissemens, qui retentirent de toute part. Les dames mêmes oublièrent votre beauté pour faire des éloges à votre esprit.

Après tout on voulut me charger de l'honneur de vous en faire part, que je fais de la meilleure façon que je sache, en vous adressant de la part de l'Académie un sonnet et une inscription. Si elle est bien loin de répondre au mérite d' une Dame telle que vous, qui fait l'admiration de tous les étrangers, qui ont l' honneur de vous connaître aussi bien que des Italiens, agréez du moins la sincérité de mes intentions; votre bonté m' en flatte, et l' amitié, dont vous daignez m'honorer, m' en assure.

Je sais très-bien que celui qu' on vient de vous rendre n' est pas un hommage bien flatteur, et que de tenir à une Académie presque naissante et sans nom dans le monde littéraire, est bien peu de chose

mais d'ailleurs la protection dont le Roi daigne l'honorer, les sujets illustres qui ont bien voulu s'y faire inscrire avec vous, Madame, lui donneront désormais cette célébrité qui pourrait y manquer pour l'heure. Au moins on a tâché de vous honorer d'une façon singulière, car quoique nous ayons des femmes, qu'on y a admises, aucune ne l'a été par acclamation, et vous êtes la première, à qui elle fut décernée.

Du reste cela ne vous oblige presqu'à rien; c'est assez si vous daignerez une fois par année y envoyer quelqu'une de vos productions soit prose, soit poësie sur quelque sujet que vous voudrez. Encore cela n'est pas un devoir bien précis, dont vous pourrez vous dispenser toutefois qu'il vous plaira.

Ma très-chère Comtesse, me pardonnerez-vous d'avoir ainsi abusé de l'amitié, dont vous m'avez honoré, en contribuant à vous causer ce petit dérangement? Si vous en jugez autrement, punissez à votre gré un coupable, qui cependant le serait assez, s'il saurait de vous déplaire; mais surtout daignez me donner une marque de votre amitié en épargnant tous remercîmens, et à moins que vous ne soyez parfaitement rétablie dans votre santé, et que le repos d'esprit, qui vous est nécessaire, n'en puisse souffrir aucunement, ne vous-mettez pas en devoir de répondre pour l'heure à l'Académie, donnez-moi seulement l'autorité de vous en acquitter vers ces Messieurs, et en voilà d'avance.

Ils savent déjà que vous avez été incommodée, que le calme d'esprit vous est nécessaire pour conserver la plus belle vie, qui ait animée une mortelle, et tout à votre aise vous pourrez depuis m'a-

dresser deux lignes pour le meilleur des amis, qui est l'abbé Muratori chef de l'Académie, que je me chargerai de lui faire tenir à Fossan, en réponse de la lettre que je vous transmets de lui. Demain je vais partir de cette ville pour Turin pour voir, si les fièvres que j'y ai attrapées voudront céder plus facilement au changement de l'air, qu'à la China-Chine, que j'ai pris inutilement. Elles viennent me rejoindre au moment que j'écris, ce qui m'empêche d'être plus long-temps avec vous. Tout tremblant de la fièvre et des reproches que vous pourriez me faire, et que je crains beaucoup plus qu'elle, j'ai l'honneur d'être

De vous, Madame,

Fossan, ce 24 Juillet 1783.

Très-humble et très-obéissant serviteur
Vincent Marenco de Castellamont.

LETTRE XLVIII.

Verone, ce 3 Janvier 1788.

Ma tendre Pauline! Je ne saurais proprement quel autre soulagement t'offrir pour la perte, que nous venons de faire de notre incomparable *Momolo* Pompei, que celui de pleurer amèrement dans le sein de l'amitié le vuide affreux, dans lequel sa mort précipitée nous a tous plongés. Une pulmonie

de poitrine, et même fort mal traitée dans le commencement nous enleva dans la septième journée le plus estimable des hommes et le meilleur des amis... Oh chère Pauline! Je ne puis t' exprimer combien cet homme unique est regretté de toute la ville; mais ma douleur est si forte que je ne fais que pleurer, et rester depuis lundi cachée dans la retraite; hier j' ai même gardé le lit à cause d' un mal de tête très-fort, et d' un mal au cœur inexprimable. Quel carnaval, ma Pauline, pour une âme sensible et affligée comme la mienne!... Nous avons perdu cet ami le mardi passé entre les 17 et les 18 heures. Il n' y avait que trois jours que les médecins et ses amis eussent compris le danger de le perdre; ainsi tu vois qu' on peut dire qu' on nous a fait proprement un vol. Je suis trop oppressée et faible, pour être capable de te consoler, mon amie; d' ailleurs tu as trop d' esprit et de raison, pour savoir t' aider par toi-même. Je te prie seulement à ménager ta précieuse santé pour toi et pour ta pauvre Bettine, qui t' aime bien sincèrement, et qui a besoin que ses amis soient heureux, pour ne pas être tout-à-fait malheureuse. Adieu. Il faut que je retourne au lit, car ma tête n'est pas meilleure que hier. Adieu de tout mon cœur.

Ton amie
BETTINE MOSCONI.

Les lettres de *Pompei* seront imprimées en particulier, avec beaucoup d' autres lettres.

LETTRE XLIX.

A Venise, ce 14 Avril 1784.

Madame,

Permettez-moi, Madame, de vous présenter l'abbé Bertola, mon ami depuis long-temps, et un des plus illustres écrivains de notre siècle.

L' Empereur lui a conféré dernièrement une place dans l'université de Pavie; mais il est en possession depuis beaucoup d'une chaire érotique par les tendres et beaux vers qu' il fait. Il souhaite fort de vous connaître, et il en a bien raison. J' espère que vous serez contente vous aussi de l'avoir connu, particulièrement si vous lui ferez chanter des vers impromptus sur le clavecin, ce qu' il fait admirablement bien. J' en attends votre avis, et j' ai l' honneur d'être

De vous, Madame la Comtesse,

Votre très-humble
et très-obéissant serviteur
Le Chev. Pindemonte.

LETTRE L.

A Genève, ce 18 Octobre 1788.

Ma très-chère amie,

Bien des remercîmens, ma chère amie, des lettres que vous m'avez envoyées. Si je ne craignais pas d'abuser de votre amitié (d'autant plus que vous serez peut-être encore dans cet état de faiblesse, que des maladies comme les vôtres doivent produire) je vous prierais de vos deux autres lettres dont vous me parlez. De celle pour M. de Chalut je pourrai m'en servir ou non selon les circonstances, mais il me sera cher de connaître M. de La Lande plutôt par votre entremise que par celle de toute autre personne. Je ne vous cache pas ma vanité, et le plaisir que j'aurais que M. de La Lande sût que vous m'estimez. Eh bien donc, si votre santé est assez bonne pour vous permettre d'écrire ces deux lettres sans que vous en souffriez, je vous prie de le faire: mais, je le répète, à cette seule condition; je suis trop sensible à vos maux, pour vouloir vous mettre dans le plus petit risque de les augmenter. Comme je serai à Paris en très-peu de temps il faudrait que ces lettres fussent faites sans délai. Ecrivez-moi chez Messieurs Girardot Haller et C. Si à Paris je puis vous servir en quelque chose, donnez-moi vos ordres sans réserve. Je ne vous dis rien de mon tour en Suisse, et de la satisfaction que j'y ai trouvée: les objets sont tant et si variés que je ne saurais ni par

où commencer, ni comment finir. Adieu donc, ma charmante amie, je suis et serai toujours

Votre très-affectionné ami
CHEV. PINDEMONTE.

LETTRE LI.

A PARIS, ce 26 Janvier 1789.

C'est avec le plus grand plaisir que j'ai reçu votre dernière lettre, dans laquelle vous me donnez enfin des nouvelles assez bonnes de votre santé. J'en ai fait part tout de suite à Madame Duboccage, et à tous ceux qui s'intéressent à vous, et qui conservent de vous la plus vive et plus tendre mémoire. Sans vous flatter, si vous veniez de partir de ce pays, on ne se souviendroit pas de vous, et plus fortement et plus volontiers. M. Le Mierre vous a envoyé, il y a presque deux mois, une lettre en vers qu'il a fait imprimer dans les étrennes du Parnasse: n'ayant pas reçu de réponse, il craint que le petit paquet se soit perdu, d'autant plus que je lui ai dit que dans votre dernière vous ne me parlez pas de cette lettre. M. Le Brun, dont la réputation littéraire s'est fort accrue depuis votre voyage de Paris, a fait une seconde ode à la louange de M. de Buffon, qui est fort supérieure à la première. Comme il me parlait de vous, j'ai voulu presque lui demander son ode qui n'est pas imprimée, pour vous l'envoyer à fin que vous la traduisiez: mais j'ai

pensé au même temps qu'il valait mieux vous interpeller auparavant là dessus, et me régler ensuite selon votre réponse. A présent que votre santé est bonne, il me semble que vous pourriez entreprendre chose qui vous ferait beaucoup d'honneur et ici et en Italie. Quant à Madame Duboccage, j'en suis vraiment enchanté: il n'est pas possible d'être plus aimable à son âge, et vieille peut-être n'a jamais existé, qui eût tant d'agrémens dans la société, tant de discrétion, tant d'esprit. Elle a beaucoup de bonté pour moi, et parle de la manière la plus flatteuse de mes vers champêtres, que la Bettine Mosconi doit vous avoir envoyés. Voilà tout ce que je souhaitais de vous dire. Mais je ne laisserai pas de vous remercier de vos deux lettres, quoique je n'aie pu me servir que d'une; car M. de Chalut est mort depuis quelque temps. Vous dire que je m'amuse beaucoup serait très-inutile à vous qui connaissez ce pays, ainsi je suis avec le plus sincère et plus tendre attachement

Votre ami
Chev. Pindemonte.

Je vous prie d'envoyer votre lettre à M. Alberti Résident de Venise à Milan, qui vous aura fait parvenir celle-ci.

LETTERA LII.

VENEZIA, 22 Giugno 1782.

Vi scrivo di qui, ove sto facendo riverenze e ringraziamenti a furia, e ridendo sempre, se non quando mi prende la stanchezza o la noja. E voi che fate voi? qualche cosa di meglio, qualunque sia, senza verun dubbio. So che fra poco ne farete una ottima, avendo inteso dalla Contessa Uggeri, dimorante ora in Venezia, che tra poco calzerete il coturno. Ciò mi ha consolato; e non tanto, per la cosa in sè stessa, quanto perchè mi par conseguenza di cosa assai più importante, cioè di vostra migliorata e bastantemente ferma salute. Io ne son lieto veramente; e non ho potuto fare a meno di non dirvelo con questa lettera. Ho poi un altro argomento, su cui parlarvi, che un poco mi spiace: è tanto vero, che non si può avere a questo mondo una consolazione perfetta. Perchè vi siete ostinata a non mandar mai il vostro ritratto all'Arcadia? Anche ultimamente un forestiero, venuto da Roma, mi ha detto di aver veduto la cornice per quello già destinata, e che sta aspettando la tela. Se attendete l'occasione di un bravo pittore, non lo mandate mai più certamente: siamo in tempi, ne' quali, anzi che fare di buone pitture, si va guastando le vecchie. Vi dico questo, perchè in Venezia succede ora cosa da far compassione a chicchessia. Permettono questi Signori, che si ripuliscano tutti quanti sono i preziosissimi dipinti del ducal palazzo, e i più celebri delle Chiese. Non parlo

dei velamenti e delle patine del tempo, che vi si perdono: sembreranno forse malinconìe d'antiquario. Il fatto sta che si adopera un certo secreto, per il quale è poi necessario l'andar sopra i quadri con una vernice risentita, che toglie perfino la vista del quadro stesso. Io non dico che non si possa ritoccar qualche tela offesa dal tempo in assai crudel modo: ma perchè farlo con tante altre benissimo conservate? perchè con tante offese solamente in qualche menomo sito? il qual sito volendo restituire, è necessario ripulir tutto, per la corrispondenza delle tinte: quello ancora che dal tempo fu più rispettato. Così si pensa riguardo alla pittura in Venezia.

Comandatemi, vogliatemi bene, e credetemi sempre tutto tutto vostro

Il Cav. Pindemonte.

LETTERA LIII.

Venezia, 8 Giugno 1783.

Vi ho scritto in fretta da Verona: vi scrivo ora con più comodo da Venezia. Che fate, amabile e cara Paolina? scrivete versi? molto de' versi vostri e di voi ho parlato a Mantova con Bettinelli, che riceve con piacer grande le vostre lettere. Vi avrà forse scritto che sta ora lavorando un libretto per le donne, e forse avrete già veduto alcuno de' suoi dialoghi, che andranno in quel libretto inseriti. Vorrei darvi qualche nuova letteraria importante, ma non è ciò così facile,

scrivendo da Venezia. Se all'incontro voleste sapere i divertimenti, le mode, le galanterie, i forestieri e le forestiere in gran numero, potrei empire otto pagine. Riguardo alla letteratura, il libro di cui si parla più qui, e che deve per l'argomento interessar voi, è il primo tomo delle tragedie del Conte Alfieri, di cui si parlava a Milano quando io v'era, e che lessi appunto colà. Forse l'avrete veduto. Certamente queste tragedie hanno più bellezze che difetti, e si distinguono particolarmente per forza di caratteri e di sentenze, e per gran semplicità di condotta. Forse avrete veduto anche il giudizio, che ne dà in un sonetto l'Ab. Parini.

Il Cav. Pindemonte.

LETTERA LIV.

Verona, 14 Luglio 1783.

Vi spedisco a nome del Cavalier Vannetti un suo poemetto, che certamente troverete assai bello per magnificenza non meno che per eleganza di parole e di cose. A me par certo una dell'opere sue felici, onde giudicate voi del piacere che sento in mandarvelo: godo dall'una parte dell'onore che l'amico si farà presso voi, e godo dall'altra del piacere che voi stessa proverete in leggendolo.

Voglio sperare che siate un po meglio in salute. L'aria della campagna, ove sento dal nostro Pompei che dovete esser ora, vi gioverà forse. Io sto bene: ho

però sofferto ultimamente una febbre corta sì, ma violenta, che mi ritenne più d'una settimana in Bassano, ov'era andato per un sol giorno. Abbiamo fatto menzione di voi con Boscovich che la stampa delle nuove sue opere fa soggiornare in quella città.

Addio, Paolina carissima. Abbiate ogni cura, vi prego, della preziosa vostra salute, non vi scordate mai di me, e ricordatevi sempre ch'io son tutto vostro.

Il Cav. Pindemonte.

LETTERA LV.

Verona, 16 Settembre 1783.

Vi mando un involto per commissione del Cavalier Vannetti, e colgo volentieri questa occasione per domandarvi le vostre nuove, di cui son più curioso che di tutt'altro. Vorrei anche che diceste a Momolo vostro fratello che l'edizione in ottavo sarà terminata (intendo l'edizione Volterriana) in pochi mesi, ma che riguardo a quella in quarto così mi scrivono da Strasburgo. *L'edition in 4. n'est pas encore commencée, et j'ignore quand on pourra la mettre sous presse. Mais je ne doute pas qu'elle ne soit executée.* Se per altro volesse ritirarsi, ditegli che è sempre a tempo, e che gli sarà restituito il danaro esborsato: basta ch'ei mi mandi la sua carta di *reconnaissance.* Caso poi che volesse avere quella in 8.° può ritenere la carta, perchè il di più, che ha già messo fuori, gli sarebbe scontato nell'intero pagamento.

Voi vi divertirete al teatro che sento essere *interessante*: ma non sento ch'abbiano effetto le meditate recite, ciò che *interesserebbe* anche più. Scrivetemi su ciò qualche cosa. Io vi scrivo poco, perchè sono occupatissimo. Si fa a Bassano presentemente una bella edizione d'alcune mie cose: ne avrete certamente copia.

Intanto ricordatevi qualche volta di me, comandatemi e credetemi sempre tutto vostro.

La Bettina vi saluta. Voi fate i miei complimenti a Beltramelli ed a Vertova, e, se credete, a tutta la compagnia.

Il Cav. Pindemonte.

LETTERA LVI.

Amica Carissima e Pregiatissima,

Verona, 9 Ottobre 1783.

La vostra lettera è piena d'amicizia; eppure io non sono contento di voi. Venite aggregata ad una nuova Accademia, si stampa un sonetto, ed una iscrizione in vostra lode, ed io non deggio saperlo, o deggio saperlo accidentalmente dal Cavalier Vannetti? Che ve ne pare? Lasciereste voi di lagnarvene nel caso mio?

Duolmi che non siate contenta di vostra salute, e che non abbiate potuto andar sulle scene. Certo ch'io non avrei resistito al desiderio di sentirvi a recitare;

se ho resistito a quello d'udir con voi una bell'opera. Del resto, sono stato occupatissimo in questi giorni, e quasi nell'impossibilità di partirmi da Verona. Ho composto la vita del Marchese Maffei, vita tanto dai Veronesi, e ben a ragione desiderata. Si stamperà subito, e formerà l'ultimo tomo della raccolta dell'Abate Rubbi.

Governatevi, amatemi, ch'io son (poichè v'ho già perdonato) son tutto vostro. Addio

Cav. Pindemonte.

LETTERA LVII.

Carissima Amica,

Venezia, 20 Dicembre 1783.

La vostra lettera mi ha rallegrato anche prima di aprirla, giudicate del leggerla. Piacemi sentirvi in buona salute dopo il vostro giro, ma spiacemi che mia Sorella non abbia avuto il contento di vedervi. Ella ne ha scritto a mia Madre, significandole il suo dispiacere. Fate, vedendolo, mille de' miei saluti al Fratello vostro, e ditegli che ho già spedito al suo destino il suo biglietto di associazione. Mi è stato carissimo il sonetto di Fossano, e ve ne ringrazio. È veramente tanto bello quanto non avrei creduto che far si potesse in Fossano; ma è forse, perche *tien del sugget-to un abito* gentile anzi gentilissimo. Non dite poi ch'io stampo le mie opere. Vi pare ch'io sia in età

da pubblicare tutte le inezie che ho fatto? Si ristampano i due poemetti della *Fata Morgana* e della *Gibilterra salvata*, e si aggiungono di nuovo solamente alcune Epistole in verso sciolto, tra le quali leggerete quella che ho scritto a voi da Firenze, ma quasi totalmente cambiata. E voi che fate? che componete? quando stamperete qualche nuova cosa? Perchè privarsi d'un piacere? che certo è un piacere l'andare in istampa per chi ci va, come fate voi, con tanto e sì universale applauso. L'Elogio del Marchese Maffei, di cui mi chiedete, andrà sotto il torchio a momenti. Ho in capo qualche altra bagatella, ma, a dirvi il vero, in questa stagione sto più volentieri al cammino leggendo, che componendo al tavolino. Addio, cara ed amabile Paolina. Comandatemi, vogliatemi bene, e credetemi sempre qual sono veramente e con tutto l'animo

P.S. Se aveste veduto la mia fisonomia, quando ho letto le lodi che ultimamente vi diedero questi Giornalisti, avreste detto *Ippolito mi vuol bene davvero*. Il vostro

Cav. Pindemonte.

LETTERA LVIII.

Venezia, 5 Aprile 1784.

Ecco il libretto di poesie, di cui vi mando quattro esemplari, onde ne possiate far parte ai dotti amici vostri. Troverete cambiata in grandissima parte l'epi-

stola a voi diretta, e spero che non in peggio. Infine e di questa e del resto ditemi il parer vostro, e quello de' vostri amici con tutta sincerità. Anche nella *Fata Morgana* e nella *Gibilterra salvata* ho fatto assai cambiamenti. Dell' Elogio di Maffei non posso mandarvi copia, non essendosene tirate a parte, per isbaglio, nessune copie: bensì cercherò che abbiate un Epitalamio, che a momenti uscirà, per le nozze Giuliari e del Pozzo. So ch' è stato veduto ultimamente qualche vostro sonetto: tutti naturalmente, fuori di me, l'avranno veduto, secondo il solito.

Vannetti mi scrisse, è qualche tempo, non aver voi ricevuto un involto, ch'egli avea a me raccomandato. Io non trascurai nulla, per farvelo capitare, e non avendo sentito altro, spero vi sarà capitato. Voi non lasciate di darmi con esattezza le nuove di vostra salute, e ricordatevi sempre ch' io sono il vostro sincero amico

Cav. Pindemonte.

LETTERA LIX.

Paolina Carissima,

Verona, 20 Giugno 1784.

Non posso non ringraziarvi dell'ultima vostra, ove mi dite tante belle cose tutte lusingantissime il mio amor proprio, e me le dite con quella grazia ch' è propria così della vostra penna, come di tutta

voi. Io sono a Verona da pochi giorni, ove ho sentita cosa per cui avrei voluto esser sordo. Ho sentito dal nostro Alberto, che non più in Luglio, ma più tardi verrete a Verona, cioè in tempo ov' io potrei non esserci più. Il cielo ve lo perdoni, ch' io nol fo certo. Non vedrete nemmeno e non sentirete Bertola, il quale sarà qui ai primi del venturo, e non potrà aspettarvi, benchè desiderasse di farlo. Ho parlato di voi e de' vostri versi con Momolo Pompei, e colla Bettina, che sono andato a trovare in campagna. Anzi a proposito de' versi vostri, ricordatevi quello che ultimamente v' ho scritto della *raccolta per le Dame*. Non venendo voi, bisognerà che facciamo per lettera quello che fatto avrebbesi a bocca. L'avvocato Cristini non mi lascia gran tempo. Cara Paolina, abbiate cura della vostra salute, e credetemi sempre il vostro

Cav. Pindemonte.

LETTERA LX.

Venezia, 17 Dicembre 1784.

Il Balì Sagramoso così mi scrive ultimamente da Napoli: *Veggo stampate alcune poesie della sempre adorabile Contessa Paolina Suardi Grismondi. Dovrebb' Ella procurarmele con qualche privato incontro. Non ignora già quanto la venero, benchè lontano, per essolei e per il dolce mio amico suo genitore,*

la cui memoria sempre mi è grata. Dunque se non ci avete difficoltà, farete piacere grandissimo anche a me, facendolo al Balì Sagramoso. Potreste unire le copie della traduzione dell' Ode Francese, dei versi per la Principessa di Piemonte, e di quelli per le nozze Lisca e Pompei, e far tenere l'involto al nostro Momolo in Verona, il quale me lo trasmetterà a Venezia. Se poi dei versi per la Principessa di Piemonte mandaste due copie, il mio piacere sarebbe doppio; di questi io son senza, perchè una Dama Veneziana ha fatto grazia di smarrirmeli tra le manteche e le polveri della sua toeletta.

Datemi nuova di voi, della vostra salute, e dei vostri studii; vogliatemi bene, e credetemi sempre qual sono veramente con tutto l'animo

Il vostro
Cav. Pindemonte.

LETTERA LXI.

Amica Carissima,

Venezia, 12 Febbrajo 1785.

Ho ricevuto il pacchetto de' vostri versi, e moltissimo ve ne ringrazio, massime riguardo alla copia per me degli sciolti per la Principessa di Piemonte. E ve ne avrei ringraziato prima, se i pazzi giorni Carnovaleschi, che pazzo rendono ancora chi n'avrebbe men voglia, me l'avessero conceduto. Mi

ha consolato il sentire dalla vostra lettera, ch'ora godiate d'una sufficiente salute: vorrei che pensaste a perfezionarla, e ciò col passare qualche mese in Verona. Dovevate farlo l'anno passato: fate che quest'anno io, e gli amici vostri non lo speriamo inutilmente. Io passerò certamente tutta l'estate *in Verona*, e la passerò con felicità, se voi sarete *in Verona*. Intanto continuatemi la vostra amicizia, comandatemi, e credetemi sempre qual son con tutto l'animo

Tutto vostro
Il Cav. Pindemonte.

LETTERA LXII.

Venezia, 14 Maggio 1785.

Avete sofferto un' assai lunga febbre, ed io nè da Verona, nè d'altra parte ne ho mai nulla saputo. L'ho saputo ultimamente da vostro Marito, che ho veduto qui con piacer tanto, quanto fu grande il dispiacere con cui lo vidi quel giorno nella *Brà* presentarsi improvvisamente alla nostra carrozza. Fu colpo di fulmine maggior di quello, che alcuni giorni prima nella *Brà* stessa, se vi ricordate, sentimmo sulle nostre teste, e che fu l'augurio, ed il precursore dell'altro. Ma vedete cosa mi viene in mente e cosa vi scrivo! Io mi lusingo che vi troverete già bene, e che bramerete di stare anche meglio, e che ciò bramando, penserete di passare qualche mese

dell'estate a Verona, ove l'aria è per voi così buona, e così salutare. Non vi parlo della Famiglia Pompei, che tanto lo desidera, nè degli altri Veronesi, che sì volontieri vi rivedrebbero; molto meno vi parlerò di me stesso; ma certamente io sarei il più contento d'ogni altro. Non mi differite il piacere di leggere una vostra lettera; e credetemi sempre qual son veramente

Il vostro
Cav. Pindemonte.

LETTERA LXIII.

Venezia, 29 Aprile 1786.

Prima di ricevere l'ultima vostra coi bellissimi vostri versi, mi avea già così scritto il Cav. Vannetti: *avete voi veduto l'Epistola della Grismondi al Sig. Le Mierre? se le altre sue composizioni son perle, questa è un diamante.* Immaginatevi dunque la curiosità mia di vederla, e il piacere con che l'ho ricevuta. Vi giuro che non è stato minore il piacere di leggerla, di rileggerla, d'esaminarla tutta appuntino. Mi piacque in ogni sua parte, e non v'ho trovato una macula, un neo. La condotta non ne può essere più artifiziosa e più semplice a un tempo: accennate le opere del Sig. Le Mierre, e ciò fate con tanta naturalezza, che par quasi che fosse di necessità l'accennarle. Le lodi del Sig. Le Mierre non sono troppo esagerate e non sentono

l'adulazione; e vi si commenda la Francia e l'Italia nella più conveniente maniera. Tutte cose che esigono molto giudizio e quella prudenza poetica che di rado si vede. Le bellezze poi dello stile sono infinite, e felicissimo il verseggiamento; e vi trovo anche abbastanza, e quanto l'argomento richiede, di calore e d'affetto. Infine io mi consolo sinceramente e vivamente con voi di questo vostro componimento, che farà che si aggiunga una nuova lode alle tante che avete già ricevuto da tutte le parti dell' Italia.

Credo poi inutile il parlarvi del piacere, con cui ho letto anche la vostra lettera; benchè non vi scriva, io spessissimo mi ricordo di voi, e parlo di voi all'occasione coll'entusiasmo della vera amicizia. Non mi dite nulla della vostra salute, silenzio che troppo mi giova d'interpretar bene: quanto alla mia, io ne sono assai contento in quest' anno. Non so se anche quest' anno ne farete sperare inutilmente di fare una gita a Verona: fate almeno che non lo speriamo, se dobbiamo sempre sperarlo indarno.

Continuatemi la vostra amicizia, comandatemi, e credetemi sempre qual sono con tutto l'animo

Tutto vostro
Il Cav. Pindemonte.

LETTERA LXIV.

AVESA, 27 Settembre 1787.

Vi ringrazio assai, Paolina carissima, della vostra lettera. Sapea della vostra disturbata salute: unite questo al desiderio che ho sempre di vedervi e di star con voi, e vedrete facilmente quanto piacere avrei che veniste a respirare d'un' aria, che per ottima avete sempre esperimentata. So le difficoltà, che son giuste, ma non insuperabili, come mi pare; siate accurata, ma non iscrupolosa. Lasciate poi che parli un poco anche per me, e che vi dica, che risolvendovi di venire, veniate presto, stante ch' io non posso trattenermi ancora per lungo tempo in queste parti. Del resto fidatevi di quanto vi scriverà la Bettina: per quanto si desideri di vedervi, il nostro proprio interesse non farà però che non si pensi anche al vostro. Vi dirò intanto con questa occasione, che non potreste credere quanto mi sia piaciuto l'ultimo sonetto, che di voi ho letto, cioè quello in morte del fanciullo Vertova. Dell'affetto che vi regna, non è da meravigliarsi, ma bensì che abbiate saputo vestirlo d'uno stile, che pochi poeti d'oggidì saprebbero fare altrettanto. Venite, e faremo dei versi; e se la vostra salute non permetterà a voi di farne, vi contenterete d'inspirarne, il che pure ha il suo merito. Addio, amabilissima e dolcissima Amica.

Il vostro
CAV. PINDEMONTE.

LETTERA LXV.

Venezia, 12 Aprile 1788.

Ringrazio un amico mio, che mi dà occasione di scrivervi, cioè di procurarmi un piacere, che senza un particolar motivo mi pare non dover io procurarmi. Io deggio adunque pregarvi di raccomandare al nuovo Nunzio di Bergamo, che mi dicono essere amico vostro, questo avvocato Costantini: perchè un Avvocato possa desiderare di venir raccomandato ad un Nunzio, voi già l'intendete; ed intenderete anche che la persona, che servesi del mio mezzo, crede ch'io possa qualche cosa sull'animo vostro. Mi sarebbe caro pertanto, ch'egli non s'accorgesse d'aver creduto una falsità; perchè già quanto al poter voi moltissimo sull'animo del Nunzio e di tutti quelli, che vi conoscono, non son io quello, a cui torni necessario l'apprenderlo.

Se non necessario, mi sarà certo carissimo l'apprendere vostre nuove. Ma scrivetemi diversamente da quello, che siete solita fare su tal proposito, scrivetemi che la vostra salute è veramente buona. Scrivetemi ch'è tale, anche se tale non fosse. E versi ne fate voi adesso? ditemi ancora quando pensate di voler mantenere quello che prometteste, giacchè sono alcuni anni che dite sempre di portarvi a Verona, e Verona non vi vede mai.

Credetemi, Amica pregiatissima, qual fui sempre, qual sono, e qual sarò eternamente

Tutto vostro e come servitore e come amico
Il Cav. Pindemonte.

LETTERA LXVI.

Torino, 6 Agosto 1788.

Io mi trovo, come vedete, alle porte dell'Italia, e già sono per cedere alla tentazione d'uscirne. Voi avete saputo conservarvi delle conoscenze in Parigi, che quanto fanno onore a voi, altrettanto possono essere di soddisfazion mia, se vi compiacerete di procurarmele. Io passerò il rimanente dell'estate tra gli Svizzeri; onde pregovi di scrivermi a Ginevra col ricapito *Chez Mons. Jean Robert Soret Negld.* Fate che appena giunto in Parigi io possa parlar di voi con Le Mierre, colla buona vecchia Duboccage, e con chi altri crederete voi meglio. Mi farete un doppio piacere, e vi sarò doppiamente obbligato, se mi scriverete buone nuove di voi, se potrò sentire in Ginevra quello che non m'è dato mai di sentire in Italia, cioè che la vostra salute sia finalmente alquanto più stabile e ferma. Addio, pregiatissima ed amabilissima Amica. Fate molti miei saluti al marito vostro, comandatemi e credetemi qual son veramente colla più distinta stima

Il vostro amico vero
Cav. Pindemonte.

LETTERA LXVII.

PARIGI, 2 Giugno 1789.

Son quasi tre mesi ch'io v'ho scritto, pregiatissima Amica, e non ho ancor ricevuto alcuna risposta. Certamente o la mia o la lettera vostra è andata perduta: ma più facilmente forse la mia, com'è andata perduta forse quella del Sig. Le Mierre, in cui vi mandava un componimento in lode vostra. Di ciò vi parlava in quella mia lettera; ed anche v'incitava a tradurre in versi italiani una seconda ode del Sig. Le Brun in lode di Buffon molto più bella dell'altra che voi avete sì egregiamente tradotto, e la quale potrei farvi tenere, se vi risolveste a tradurla. Anche Madama Duboccage vorrebbe sapere se ricevuto avete una lettera sua. Quella ch'io spero che mi scriverete, mandatela al Sig. Alberti residente di Venezia in Milano, il quale vi dovrebbe avere trasmessa l'altra mia. Sono desiderosissimo di sapere se vivete sana ed allegra; se colle Muse o lontana da loro. Addio, amabilissima Amica. Comandatemi e credetemi sempre

Il vostro
CAV. PINDEMONTE.

LETTERA LXVIII.

Lesbia Amabilissima,

Novare, 16 Agosto 1791.

La compagnia di Novare è innamorata de' versi, che avete scritto in morte del nostro Pompei. E guai a lei, se ciò non si potesse dire: non saprebbe allora cosa fosse purità, eleganza e dolcezza di bella ed affettuosa poesia. Chi loda la naturalezza de' pensieri, chi la convenienza dello stile, questi la condotta, quegli il verseggiamento: io ho detto in una parola ch' è composizione degna di voi, e mi parve così d'aver detto tutto.

Non potei sapere mai, se pervenuta vi sia una mia lettera da Parigi. È superfluo veramente il parlarvene ora dopo trascorso così gran tempo: nondimeno, giacchè ho l'occasione di scrivervi, piacemi il dirvi, che in quella mia lettera ve n'era una della Signora di Duboccage; ch' io v'avvertiva come il Sig. Le Mierre vi avea scritto qualche tempo prima, e non avea mai ricevuto risposta; e finalmente come il Sig. Le Brun desiderava che traduceste una seconda sua ode in lode del Conte di Buffon; e non mi maraviglio ch'egli lo desiderasse, pensando con quanta felicità avete tradotto la prima. Sono con la più sincera ed inalterabile stima

Il vostro servitore ed amico vero
Cav. Pindemonte.

LETTERA LXIX.

Amica Pregiatissima,

Avesa, 6 Ottobre 1791.

Non vi scrissi prima, perchè credei che non vi premesse di riaver subitamente i bellissimi vostri versi, i quali ho io quindi tanto più attentamente letto e considerato. Noterei volontieri que' passi, che mi colpirono il più; ma voi già li vedete da voi medesima, ed in oltre voi non volete lodi da me, ma più presto qualche avvertimento. Vi confesso però che, a meno di non cercare, come suol dirsi, il pelo nell'uovo, non saprei veramente di che cosa farvi avvertita. Dubitai un momento se tra voi e Cesare vi sia quella relazione, che basti a formare una similitudine: quella relazione, per esempio, che corre tra voi e la Pastorella nella similitudine che vien dopo. E come le comparazioni son tre, il che potrebbe parer troppo in breve Poemetto, a me non ispiacerebbe che rimanessero due. E così voi non avrete a cercare una nuova comparazione invece di quella di Cesare, supposto che la detta non paresse nè meno a voi abbastanza calzante; nel che forse io m'inganno. Trovo un *orgoglioso* di cinque sillabe, di cui avrete esempi; or non mi viene, che quello dell'Ariosto ch' è di sole quattro. *Che fu sì altera un tempo e sì orgogliosa.* Ove dite di Michelangelo, che *in Vaticano il miracol dell'arte al ciel sospinse,* a me sembrò che voi siate da tanto da trovare

una lode degna di quel grand' uomo senza prendere in prestito quella dell'Algarotti. Il finir con quell'augurio agli amici, de' quali nulla avete detto prima, potrebbe forse parere a qualche lettore, troppo improvviso ed inaspettato. Osservo anche che quel *ne* dell'ultimo verso par riferirsi a quelle parole *di mia vita*, a cui riferirsi non può; e quand' anche questo non fosse, io non vorrei lasciare il lettore con quella particola riempitiva in capo. Vedete che minuzie ho dovuto notare; ma quando si tratta degli amici, e di cose manoscritte, io amo meglio parere troppo scrupoloso e stitico, che soverchio, facile e trascurato. Assai più cose dovrei dirvi, se volessi notar le bellezze, giacchè tutto il Poemetto mi par pieno d'armonìa e d'eleganza; e quanto alla forza e vivezza del colorito, non trovo altra differenza, che quella che dalla materia necessariamente in ogni componimento risulta. Rimando il manoscritto, supponendo che vogliate riaverlo; e vi consiglio di darlo alle stampe, non dubitando che non sia per piacere quanto l'Elegìa, la quale mi pare aver riunito i voti di tutti, più chiaramente forse che qualunque altra delle cose vostre. Non dubito che non abbiate ricevuto un esemplare *della Francia*, che vi mandai son già alcuni giorni. Addio, Amica amabilissima. Abbiate cura della vostra salute, comandatemi e credetemi qual sono con tutto l'animo

Il vostro
Cav. Pindemonte.

P.S. Un altro scrupolo. *Quattro volte la luna il giro usato compiè appena nel ciel ecc.* Volete dire

che il quarto giro non avea ancora compiuto, ma par che diciate invece che nessuno compiuto avea dei suoi quattro giri. Sofisticherìa: almeno attribuitela solamente alla premura ch' io avrò sempre dell'onor vostro. Addio.

LETTERA LXX.

Amica Ornatissima,

Venezia, 22 Giugno 1792.

Voi di tempo in tempo ci somministrate nuove ragioni, onde ammirare il vostro sapere ed il vostro ingegno. Anche le vostre Terzine al Duca di Ceri son tanto belle, che io non so se il Sig. Duca si chiamerà contento d'esser venuto al paragone con voi: se non che può consolarsi con l'esempio di Pindaro, che più d'una volta vinto fu da Corinna. Con che bello artifizio e naturale insieme, non venite voi all'argomento delle sue lodi? Cominciate parlando delle guerre attuali; poi con buonissimo passaggio venite a dir della pace, che succedette in Roma alle guerre civili, de' Poeti in quel tempo più celebrati, e quindi del Sig. Duca stesso, perchè in Roma non men vivace spira ancora la sua fiamma *De' carmi il Genio a cent' alme ben nate.* Si può egli inventare, si può ordinar meglio? Lascio la purità della lingua, l'eleganza dello stile, che comincia al primo verso, e non finisce che quando finisce il componimento. Io mi congratulo sinceramente

con voi, egregia Amica, anche di questo vostro eccellente e perfetto lavoro, e vi ringrazio di avermene fatto parte, come ringrazio la Contessa Bettina d'avermi fatto tenere il vostro sonetto sopra la morte di Cesare, che pur nel suo genere mi par cosa bella e compiuta. Il pensiero non può essere nè più magnifico, nè più vero: espresso poi con una gran forza e una chiarezza maravigliosa; e chi dice chiarezza dice testa ottimamente fatta, e gran maestria nel maneggiare la lingua. Non lasciate, per quanto vel permette la vostra salute, di coltivar questi studii, da' quali vien tanto onore a voi ed all'Italia, e tanta compiacenza agli amici vostri, nel cui numero si farà sempre una gloria di essere

Il vostro
Cav. Pindemonte.

LETTERA LXXI.

Amica Ornatissima,

Venezia, 6 Gennajo 1793.

I miei studii son così poca cosa, che non dovete meravigliarvi ch'io non ve n'abbia detto parola. Ma giacchè voi me ne chiedete conto, ecco io vi mando questo scrittarello ultimamente pubblicato, dal quale vedrete appunto che poca cosa sono i miei studii. Vi aggiungo una operetta stampata, egli è vero,

son quasi tre anni, ma che voi probabilmente non avrete ancora veduta. Quanto a poesia, non pubblicai nulla dopo *le Campestri*, fuori un poemetto ch'io composi e stampai, essendo in Parigi, e che io vorrei che aveste veduto, non essendomi rimasta di esso copia veruna. Tutte cose tenui e brevi, quali mi permette di fare la pochezza del mio ingegno, e diciamo ancora quella del tempo. Mi risponderete forse che io non ho magistrature, nè vado in Senato, ed è vero; ma per poco che uno voglia in questo benedetto paese goder de' pubblici passatempi e della compagnia degli amici, ecco che la sua mattina gli si accorcia terribilmente, e intanto non si fa nulla. Ma queste son ciarle. Addio, egregia Amica. Conservatevi sana ed allegra, e credetemi sempre

Il vostro
Cav. Pindemonte.

LETTERA LXXII.

Amabilissima e Carissima Amica,

Novare, 4 Settembre 1795.

Oh quanto piacere mi ha recato la vostra lettera! Io l'ho riletta più volte, perchè mi parea in rileggendola d'esser con voi, mi parea di rivivere in certo modo que' giorni, che con tanta soddisfazione ho con voi passato. Troppo lusingate il mio

amor proprio col parlar de' miei versi. Quelli stampati nel tempo del mio viaggio sono le poesie campestri, ed alcuni sciolti su le cose della Francia. Le poesie campestri credo che ricevute le abbiate dalla Bettina, che ha voluto pubblicarle. Vi farò tenere gli sciolti, se mi scriverete di non averli ricevuti. Il Sig. Le Mierre pubblicò nell'*Almanacco delle Muse* un' epistola a voi diretta; e mi pare ch' egli vi spedisse quel tomo stesso dell'*Almanacco*, ove l'epistola è contenuta, e che convien credere sia andato smarrito. Non saprei qual mezzo additarvi per far pervenire con più sicurezza a Parigi le vostre lettere; credo bene che una lettera, quando sia prudentemente scritta, possa essere aperta, ma non ritenuta, e se si perde, ciò non sarà certamente in grazia delle vertenze attuali, ma per quelli accidenti, che accadono in tutti i paesi e in qualunque tempo. Mandatemi pur subito i versi, di cui mi parlate: mi sarà carissimo il leggerli, e ve ne dirò il parer mio tanto più volentieri, quanto credo che non potrò che approvarli e lodarli. Mi ricordo quel tempo, in cui i vostri passi sul Parnaso non erano ancora sicuri affatto: ora vi camminate sopra con franchezza che incanta.

La compagnia di Novare vi riverisce moltissimo; ed io sono con la stima più sincera e più affettuosa

Il vostro
Cav. Pindemonte.

LETTERA LXXIII.

Eccellenza,

Ai veri letterati deve l'Arcadia il suo sostegno, il suo ingrandimento, e 'l suo buon nome; come altresì alle illustri Donne applicate agli studii, ed invaghite delle soavi Muse: essa le ha tutte; e siccome riconosce in Lei un genio di prima sfera, consecrato in modo speciale all'Arti, alle Lettere, ed alla bella Poesia, così nella precorsa Accademia del giovedì 11 corrente, ha voluto far pompa anche del di Lei nome, per ogni titolo rispettabile, ed aggiugnerlo tra i fasti del Pastorizio Catalogo.

Io adunque per ragione del mio ufficio, dopo essermi dato l'onore di proclamarla in Pastorella d'Arcadia, ora mi do l'altro vantaggio di rassegnarle il qui ingiunto autentico documento della pubblica stima, e di assicurarla, che all'onorificenza, ch'Ella comparte all'Adunanza, corrisponde intieramente il comun giubilo per l'acquisto di una ornatissima Dama, della cui erudita compagnia si sono compiaciuti i più celebri Letterati della Francia.

Perchè poi il nostro Ceto possa avere il colmo delle sue glorie, io, come interprete de' comuni desiderii, deggio supplicarla a farmi avere la di Lei Immagine per collocarla fra quei Ritratti, che hanno già in parte illustrato la Sala del Serbatojo, e principalmente fra quelli d'una Zappi, d'una Bouccage, e d'una Corilla: al quale oggetto mi prendo la rispettosa

libertà di occluderle la misura della tela del quadro. Aggiungo anche le mie particolari preghiere per gustare qualche nuovo parto della egregia di Lei penna, simile alla leggiadrissima Canzone da Lei composta in lode del Sig. La Mierre, e che appunto fu letta con sommo plauso in Accademia nel divisato giorno della bene augurata di Lei annoverazione in Pastorella d'Arcadia. Tali gentili componimenti saranno inseriti ne' Tomi XIII. e XIV. delle Rime dell'Arcadia, ch'io penso dare in luce per monumento perenne del buon gusto italiano.

Io intanto prendo nuovo coraggio nel mio officio di Custode, mentre ho luogo a sperare, che questa fortunata circostanza mi abbia a procurare una nuova valida tutela nella sua nobil Persona, alla quale pieno d'ossequio rispettosamente mi raccomando.

Roma, dalla Capanna del Serbatojo,
13 Marzo 1779.

Umil.mo Devot.mo Obblig.mo Servitore
Gioachino Pizzi
Custode Generale d'Arcadia.

LETTERA LXXIV.

Eccellenza,

Non saprei esprimere a V. E. quanto gradito siami pervenuto l'avviso, che in breve potrò collocare nella Sala del Serbatojo d'Arcadia il suo Ritratto fra le illustri Pastorelle e Compastori della nostra adunanza. Duolmi però vivamente, che la tardanza della pregiatissima sua sia stata la conseguenza di un attacco pertinace di convulsioni, che ancor la tormentano. Possibile che il vaso di Pandora sia inesauribile di malori, e che codesti non vogliano rispettare la virtù, le grazie e la bellezza? Tanti imbecilli, incomodi della umanità vivono floridi e spiranti salute nella propria inazione, mentre per l'ordinario i gentili spiriti veggonsi nojati dalle malattie di morbi disgustosi e frequenti. Ma Ella, sendo inferma, scrive di così bei versi, che quasi sarei tentato di confermare il detto di quel Francece: Si vous avez jamais le bonheur d'être malade, gardez-vous bien de guerir: Infatti, i versi ch' Ella ha scritti nella sua malattia spirano tutti i lepori delle grazie, tutto il semplice della greca eleganza, e un certo passionato e patetico, che io sento in leggendoli, ma che non so ben difinire. Ma Ella vede che io scherzo. Le auguro una pefetta salute per tornare alle Muse con più vigore, e con quella serenità d'animo, ch' è necessaria.

Ha poi voluto l' E. V. eccedere in gentilezza, inviandomi un prezioso dono di confetti, che l' ho

gradito infinitamente. Le ne rendo distinte grazie, e li gusterò ad onore delle soavi Muse, e della incomparabile Lesbia, fior delle Dame, e de' leggiadri ingegni. Il luogo pel Ritratto è già pronto, come io sono in ogni occasione disposto a mostrarle, che sarò eternamente col più intimo ossequio, e con la più costante altissima stima

Di V. E.

Roma, 3 Giugno 1780.

Umil.mo Devot.mo Obblig.mo Servitore
Gioachino Pizzi
Custode Generale d'Arcadia.

LETTERA LXXV.

Egregia ed Illustre Pastorella,

La consolazione che mi ha recato l'avviso da Lei innoltratomi di aver consegnato al Corriere di Venezia Sig. Paganoni il tanto desiderato Ritratto con un pacchetto de' recenti frutti del suo nobile ingegno, mi viene ancora ritardata. Ricevuto appena il suo grazioso foglio, può credere, che non tardai un momento a farne le più esatte e premurose ricerche fin dal precorso ordinario, in cui era in Roma lo stesso Corriere da Lei divisatomi. Ma egli costantemente rispose di non aver mai avuta una tal con-

segna, e che poteasi far diligenza all'Ufficio di Posta. Ciò sarebbe contrario alla promessa di consegnare in mie mani doni sì rispettabili e preziosi amichevolmente. Ma sospendiamo il giudizio; io continuerò le ricerche, e non mi quieterò certamente, finchè non mi vegga al possesso delle sue grazie. Intanto ho creduto bene di avvertirla del ritardo, affinchè non nasca qualche male inteso, e possa Ella farsi render conto dei suddetti due involti nel caso, che indugiassero soverchiamente a pervenire al loro destino. La folla delle lettere, appartenenti al mio officio di Segretario del Cardinale Colonna, m'impedisce di trattenermi per ora più lungamente in un oggetto così delizioso. Mi perdoni e mi creda quale ho l'onore d'essere

Roma, 4 Gennajo 1783.

Umil.mo Devot.mo Obblig.mo Servitore
Gioachino Pizzi
Custode Generale d'Arcadia.

LETTERA LXXVI.

Eccellenza,

L'avidità di presto possedere il Ritratto suo, e di collocarlo nella Sala del Serbatojo fra le altre illustri Immagini, che l'adornano, mi fece subito correre all'Ufficio de' Corrieri Veneti, e dopo la mia

ricerca, scrivere a V. E., che il Quadro non era stato portato dal Sig. Paganoni. La combinazione, che due de' medesimi Corrieri hanno lo stesso cognome, ha fatto nascer l'equivoco, ma non impedito, che l'altro Paganoni giunto in Roma nel presente ordinario, mi abbia fatto tenere la Copia di un originale, che tanto ammiro per le qualità dell'ingegno; e nel tempo stesso gli esemplari della sua bellissima traduzione dell' Ode del Sig. Le Brun diretta al Sig. Conte di Buffon nostro Arcade. Ho letta con sorpresa codesta sua aurea produzione, e son rimasto indeciso qual delle due Poesie abbia maggiori bellezze, se l'originale, oppure la versione. Ella ha veramente un gusto, una eleganza, un colorito di poetare non comune al suo sesso; il quale per lo più, tranne le doti esteriori della venustà, non ha altro da fissar l'attenzione de' Letterati. Me ne rallegro di cuore seco Lei, e creda pure, che dandole io luogo fra le Pastorelle d'Arcadia, e fra gli illustri Poeti nostri nella edizione Romana delle Rime degli Arcadi, ho procurato un nuovo onore all'Accademia e al Volume; come pure anticipatamente soscritto a quanto nelle brillanti lor lettere scrivono in di Lei lode, e il Sig. Le Brun, e quell'acuto investigatore della natura, il Sig. Conte di Buffon. La ringrazio adunque del doppio regalo che Ella m'ha fatto e de' libri, e del quadro; il quale giovedì scorso, non per anco collocato al suo nicchio, formò l'attenzione con somma compiacenza di varii Letterati, che il videro, e il chiamarono cosa Greca, alludendo alle forme incolpabili, e dilicate, che rappresenta.

Pieno intanto di altissima stima, e di riconoscenza ho l'onore di protestarmi col più profondo ossequio

Dell' E. V.

Roma, 11 Gennajo 1783.

Umil.mo Devot.mo Obblig.mo Servitore
Gioachino Pizzi
Custode Generale d'Arcadia.

LETTERA LXXVII.

Lesbia Immortale,

Avrà Ella forse risaputo dallo stesso Corriere che mi recò il di Lei Ritratto, come io subito ricevuto, mi diedi l'onore di collocarlo, adorno di dorata cornice, e col cartello che forma una corona di verde alloro, in mezzo alla quale è scritto il di Lei venerato nome, tanto proprio che arcadico, di collocarlo dico nella Sala del Serbatojo in compagnia di altre onorate immagini d'illustri Donne, e segnatamente della gran Cristina Regina di Svezia fondatrice dell'Accademia, e della celebre Ermelinda Principessa Elettorale di Sassonia. Il Corriere, che mi consegnò un dono sì prezioso, si portò ad ammirarlo con altri suoi amici; e sono venuti anche molti altri Signori e Letterati Bergamaschi a vederlo, e tutti sono convenuti, che il Ritratto somiglia, ma che l'Originale ha molto più di grazioso, di bril-

lante, e di seducente. Pur sebbene io porti bella invidia a quei, che hanno avuto in sorte di conoscerla animata dalla natìa venustà e grazia incomparabile, sono contento di averla in pittura, e che faccia uno de' maggior ornamenti dell'Adunanza, nè lascia la pittura istessa d'inspirarmi stima, rispetto, ed altri sentimenti uniformi alla nobiltà e all'ingegno della Persona, che sì al vivo mi rappresenta. Io so grado all'ornatissimo Cavaliere Ippolito Pindemonte, che mi ha procurato un acquisto sì raro; e dalle produzioni del di Lei talento, veggo, che per quanto egli mi esprimesse in sua lode, mi disse sempre meno del vero. Il soffra la sua modestia. Ella va al pari delle Gambare, delle Vittorie Colonne, e per Lei la nostra età non ha da invidiare quei felici giorni, in cui fiorivano sì illustri Eroine.

Profittando io intanto della mia fortuna, di avere acquistato in Lei una corrispondenza sì luminosa, e stimabile, permetta che io la prieghi di un favore fuori della linea di letteratura, per non avere in cotesta città a chi dirigermi. Mi occorre l'attestato di stato libero, a tenore dell'ingiunta memoria, per un onorato uomo Bergamasco, che è a me ricorso come segretario dell'E.mo Cardinale Colonna Vicario di Roma. Ma siccome il mio E.mo ritrovasi per ora fuori di città, così non posso far scrivere dal medesimo a cotesto Monsignor Vescovo. Ed essendosi dall'altra parte a me raccomandato il padre della giovane, che il Bosio deve sposare, per la sollecitudine di avere il necessario attestato di Battesimo, e di stato libero da presentarsi nel nostro tribunale, per aver la licenza di sposare, così mi prendo

la rispettosa libertà di prevalermi della sua bontà, e gentilezza, potendo Ella ordinare a qualcheduno della sua corte, che faccia spedire dalla Cancelleria Vescovile la richiesta fede, e poi spedirla a me, in autentica forma per consegnarla ai contraenti.

V. E. deve perdonarmi il soverchio ardire, e prevalersi sulla mia servitù, qualunque sia, in congiuntura de' suoi comandi, mentre ho l'onore d'essere

Dell' E. V.

Roma, 1.° Marzo 1783.

Umil.mo Devot.mo Obblig.mo Servitore
Gioachino Pizzi.

LETTERA LXXVIII.

Eccellenza,

Torno a confermare a V. E. che i Ritratti delle Dame sue pari piene d'ingegno, d'amabilità e letteratura, fanno non picciolo onore alla nostra Accademia. Vorrei, ch'Ella potesse leggermi nell'animo per vedere la lealtà de' miei sentimenti. Grazie adunque di nuovo del Ritratto, delle Fedi, che con tanta gentilezza mi ha trasmesse, e grazie poi senza fine de' bellissimi versi sciolti, ch' Ella ha tributato in segno di gratitudine alla memoria del morto Professore di Medicina. In verità, che se di là dallo Stige potesse giugnere il suono della cetra, quello

spirito valoroso, avrebbe di che consolarsi nel vedersi fatto immortale dalla elegante sua produzione. Purezza di lingua, soavità di numeri, sentimento, eloquenza, animano così armonica poesia. Gradisca il giudizio mio, come l'ultimo fra quanti seggono in Pindo, ma sì bene come schietto e veritiero, e dettato da quell'alta stima, con cui ho l'onore di protestarmi col più profondo ossequio

Di V. E.

Roma, 22 Marzo 1783.

Umil.mo Devot.mo Obb.mo Servo vero
Gioachino Pizzi.

LETTERA LXXIX.

Signora Contessa mia Padrona,

Ricevo con piacere dal Sig. Conte Carrara la nuova dell'onore, ch'Ella si degna dare alla mia *Raccolta d'Elogii* con favorirmi il suo nome. Se non avesse questa altro di buono, ne andrebbe superba per quelle Dame, che vi concorrono col loro favore. Il I.° tomo ha S. E. Labia Soranzo Veneta, la Contessa Starhemberg Ferri di Padova, e la Contessa Guerrieri Zanardi di Mantova; tutte e tre Signore di molto spirito, e di somma coltura, e quel ch' è più di buon senso. Il suo valore in letteratura non m'era del tutto ignoto. Io bramava molto, ma non osava.

Il Sig. C. Carrara m'ha animato, nè senza profitto. Il mio dovere esige, ch'io le trascriva la brevissima dedica; il che farò quanto prima. Ella perdonerà, se non mi stendo in più lunghi elogii, poichè questo è il costume mio, e il prefissomi con tutte quelle, che mi onoreranno. Credo che il nome possa bastare, e supplire alle prolisse dicerìe, che danno il sospetto d'adulazione. Pregola a mutare, e correggere a suo talento. Io godrò delle sue riflessioni. Intanto accolga i miei ringraziamenti, e sia persuasa della mia stima, e riconoscenza. Ho l'onore d'essere

Di Lei Signora Contessa

Venezia, 21 Agosto 1782.

Umil.mo Devot.mo Obb.mo Servitore
Andrea Ab. Rubbi.

LETTERA LXXX.

Signora Contessa mia Signora,

La sua lettera mi onora, e il suo ristabilimento mi conforta. Son grato ai sensi gentili, con cui si esprime verso di me; gli annovero tra i benefizii, che mi ha procurati la mia Raccolta. Il breve termine a me prescritto delle due paginette di dedica m'impedì lo stendermi in più lunga enumerazione dei pregi suoi. Ho supplito in qualche modo al mio desiderio con una negazione, che la sua modestia forse

non avrà rimarcata. Di tutte le altre Dame è indicata o la dimora o la patria. Ho risparmiata a me questa imputazione, che mi sarebbe stata data a ragione dai colti italiani, assegnando nominatamente la patria sua. Io la credo abbastanza nota in Italia per doverlo dichiarare; e così farla comune con tutte l'altre, che certo non hanno in letteratura il merito suo. Nel IV tomo alla lettera quinta troverà la medaglia, che le appartiene colla chiamata al tomo secondo. In tal guisa, io mi son fatto obbligo di qualche distinzione verso di Lei, senza temer l'accusa d'adulatore. La raccolta finora ha buon esito. Per me non manco di stuzzicare i felici ingegni, ma tutto ottener non si può. Le arti liberali, e la musica saranno senza elogisti. Io non trovo chi si addossi il Palladio, il Tiziano, il Tartini, o simili. Nell'ultimo tomo io vi porrò i loro nomi col *desunt*, finchè giunga il benefattore. Quanto prima Ella riceverà il tomo III dall'Antoine; e per i suoi fedeli associati rinnovo i miei ringraziamenti. Seguiti a prezzar le scienze, e chi le coltiva. Questi saranno i suoi veri amici. Ella conservi per essi le sue virtù. Ho l'onore, ecc.

Di Lei Signora Contessa mia Signora

Venezia, 25 Dicembre 1782.

Devot.mo Umil.mo Obblig.mo Servitore
Andrea Rubbi.

LETTERA LXXXI.

Signora Contessa mia Signora,

Jeri sono stato ad augurar buon viaggio al Cav. Pindemonte, che tien la via di Piacenza colla Sorella. L'ho incaricato nel tempo stesso de' miei ossequii per Lei, avendomi detto, che nel ritorno vedrebbe Bergamo. Oggi vengo di nuovo assicurato della memoria, ch'Ella serba di me, con una sua preziosa lettera, e col leggiadro dono de' versi funebri. Debbo ringraziarla, e rallegrarmi con noi italiani, perchè abbiamo in Lei un bell'ornamento. Io certo non credo di adulare. Sarei grato al dono, ma risparmierei d'encomiarlo. Solo mi spiace, ch'Ella si trovi spesso oppressa da' mali, perchè oltre affliggerle il corpo, non potranno a meno di scemarle il piacere, che si prova a comporre, e però avremo sempre minori gemme al nostro letterario tesoro. Io le desidero di cuore una pronta guarigione, e spero che il cielo ascolterà i voti de' suoi amici, che si pregiano della sua corrispondenza. Godrò volentieri della sua continua protezione per l'avvenire, come finora si è degnata di accordarmela. Ho l'onore, ecc.

Di Lei Signora Contessa mia Signora

Venezia, 15 Marzo 1783.

Umil.mo Devot.mo Servitore
Andrea Rubbi.

LETTERA LXXXII.

Signora Contessa mia Signora,

Se io potessi diminuirle la stima, che a ragione le debbo, questo si farebbe al certo nell'udirla sì abbondare di lodi verso di me. Io cerco d'ingannar l'ozio, che in alcune ore del giorno potrebbe occuparmi, se non vivessi co' morti, a piacer degli amici vivi. A tal fine io ho intrapreso qualche serie di scrittura per le colte persone; l'ho eseguita con liberalità d'animo, nè per alcun fine o d'interesse o di gloria; e ciò m'è riuscito mercè gli amici, e i generosi corrispondenti. Così ho preso piacere d'esalar qualche mio sentimento privato, che non è forse falso in genere di letteratura. La ragione non dee sempre rispettare i pregiudizii. A tale oggetto ho disteso la mia lettera premessa al tomo V, che nella settimana ventura verrà a Bergamo. Ella lo riceverà al solito dall'Antoine, e unito vi troverà anche il mio piccolo *Lusso Politico*, ch'è nato fra i contrasti e gli applausi.

Debbo rinnovarle gli uffizii d'alcuni dotti, a cui tanto piacque l'ultimo suo sciolto funebre. Certo ch'esso è assai semplice, ed affettuoso, che vale assai più che il filosofico, ed il tonante. Così tutte le sue coserelle si vedessero unite con quella bella edizione del Locatelli!

N. C. Gievio mi favorisce d'un nuovo suo elogio inedito. Cercandomi del modo per farnelo qui tenere, ho preso l'ardire di suggerirgli, che per mezzo

del Locatelli, lo faccia consegnare in sua mano. È pregata indi tradurlo a quella del Sig. Cav. Pindemonte, che prima del fin di quaresima sarà in Bergamo. Così io l'avrò senza difficoltà, e senza spesa. Scusi di grazia un ardir letterario, a cui mi dà stimolo la sua gentilezza. Ho l'onore, ecc.

Di Lei Signora Contessa mia Signora

Venezia, 29 Marzo 1783.

Umil.mo Devot.mo Obb.mo Servitore
Andrea Rubbi.

LETTERA LXXXIII.

Signora Contessa mia Signora,

Non si può, nè si dee intraprendere il *Parnaso Italiano de' vivi* senza il suo nome. Lo spero dal suo genio, propenso ad onorare la letteratura italiana, e dalla sua gentilezza, usa a proteggere le cose mie. Desidero ch'Ella non mi neghi il favore d'interessarsi per una collezione di poesie *scelte inedite*, la cui oscurità può nuocere al buon gusto. Molti le lascian perire, o disperdersi al vento. Ella non può soffrir tanto danno. Pregola dunque a concorrere o per sè o per alcuno de' suoi amici all'ornamento del nuovo Parnaso. Mi sarà gloria il poter dire, che costì io ho molto favore da Lei. Le condizioni sono spiegate nell'incluso. Chiunque volesse graziarmi,

potrà far capo costì dal Sig. Vincenzo Antoine, mio solito corrispondente; e dichiarare, se a trimestre, o in altro modo volessero il Giornale, che già è cominciato.

Non credo d'averle mai mandato il mio *Bello Letterario*. Il farò quanto prima, recandomi a profitto, ch'Ella abbia sempre tutte le cose mie. Scusi di grazia, e mi onori di sua letteraria protezione.

Di Lei Signora Contessa mia Signora

Venezia, 28 Gennajo 1789.

Umiliss. Devotiss. Servitore
Andrea Rubbi.

LETTERA LXXXIV.

Signora Contessa Stimatissima,

Sabbato sul tramonto ho ricevuto il pacchetto. Ho voluto leggere e poi rispondere. La mia sincerità è al coperto d'ogni adulazione. Le sue libere ottave han ripulito d'assai quel non so che d'aspro, che può avere un' oda francese, massimamente s' è troppo piena d'immagini, e di favole, e di allegorie. Senza la sua traduzione, io lo confesso, mi piacerebbe assai meno l'estro del Le Brun. Il merito del Conte di Buffon ben meritava la sua fatica. Questa ha solleticato tanto la mia vanità nel suo dono sì pregevole, che malgrado un decennio di silenzio

colle Muse, in mezzo al tumulto di spedizioni e di lettere, non so qual genio, ma certo quello della riconoscenza, m'ha dettato un sonetto. Lo accolga con affetto, ma non con pompa, e le sia di stimolo a cose maggiori.

Quanto agli Associati favoritimi, quest'è un nuovo pegno della sua gentilezza. Io ne la ringrazio. Gli amici sono stati persuasi di me sugli *Elogii italiani.* Io non ne ho che cinquanta copie di esitabili. Mia idea sarebbe di dare ad ogni ramo nobile di scienze o d'arti il suo prototipo. Ma come eseguirlo in non gran numero di scrittori colti e vogliosi di favorirmi? La guerra ha i suoi, Gritti, Doria, Montecuccoli, la nautica Colombo, la poesia didascalica lo Spolverini, la lirica Frugoni, la drammatica Metastasio, Galileo la matematica, la medicina Morgagni, Redi i naturalisti. Vi sarà pure e Dante, e Petrarca. Troverò e per la politica, e per l'antiquaria, e per l'agricoltura. Ma il difficile è nella musica, pittura ed architettura. Come a Tartini, a Tiziano, a Palladio, rinvenire abili lodatori?... Conviene annojar gli amici per onor dell'Italia.

Mi ordina da Vienna il Sig. Marchese Durazzo di parteciparle il suo piacere per vedere il suo nome in fronte al suo elogio. Vorrei che tutti concordassero nel mio pensiero, il miglior elogio è la miglior Mecenate.

L'Antoine avrà la cura di distribuire ai Signori Associati, procuratimi da Lei, il dono rispettivo, che spedisco in questo ordinario. Il suo, come tutti gli altri vegnenti, non debbono esser confusi colla moltitudine. Ella è associata d'onore; e il suo ag-

gradimento mi sarà d'un' ampia mercede. Unisco nel pacchetto per Lei altre mie operette, che mi trovo ora presso di me. Avrà tutto il resto dell'altre mie produzioni, quando potrò rinvenirle. L'elogio del Castiglione, già lo ritroverà nel IV o V tomo della raccolta, dedicato alla Marchesa Valenti Durazzo di Genova, mia antica protettrice.

Io non obblierò mai sì gentil patrocinio, di cui ne spero la continuazione. Ho rinnovato memoria di Lei col mio Ippolito Pindemonte, che fu tre giorni ascritto a questo Patriziato. Ma non le comunico la sua ode, se non dopo la villeggiatura, giusta i suoi ordini, quando crederò che sia giunta in Parigi.

Ho l'onore, ecc.

Di Lei Signora Contessa Stimat.ma

VENEZIA, 25 Settembre.

Umil.mo Dev.mo Oss.mo Servitore
ANDREA RUBBI.

LETTERA LXXXV.

Signora Contessa mia Signora Col.ma

Con mia sorpresa mi scrive il Sig. Conte Spinelli, ch'Ella non ha ricevuto il secondo tomo a Lei dedicato. Fin da' 23 e 24 Ottobre fu messo in questa posta, e francato l'involtino per Lei con entrovi due copie, l'una come associata da me, l'altra come

Mecenate, legato in rosso. Io era allora in campagna; ma venuto a Venezia trovo verificato, quanto il legator mi assicura. Anzi ho tardato quindici giorni a dispensarlo qui pel rispetto ch' io dovea usare a Lei. Ora ho già mandato all'Antoine l'involto per gli associati di Bergamo. Non dunque perch' Ella mi ringrazii: ch' io debbo anzi ciò far verso Lei, ma per saper l'esito di questi due tomi, la prego a darmene avviso. Fors' Ella sarà ancora in villeggiatura; io lo desidero, ciò facendomi supporre il buono stato di salute. Ma quando ritorna, dopo aver fatto qualche ricerca alla posta, o al cavallaro, avrò piacere d'essere rischiarito. Il terzo tomo è già presso alla fine. Io le rinnovo la mia servitù, e pieno di vera stima ho l'onore, ecc.

Di Lei Signora Contessa

Umil.mo Devot.mo Obb.mo Servitore
Andrea Rubbi.

LETTERA LXXXVI.

Signora Contessa mia Signora,

Rinchiusa in una del Sig. Pasta mi viene la sua del 18 Ottobre da Redona, piena di gentili espressioni per la mia Diatriba sui Greci; di che la ringrazio nel tempo stesso, in cui con Lei mi congratulo del bel sonetto sulla morte di Cesare, che oggi mi viene all'occhio, stampato nel recente *Anno Poetico* 1793.

Non so come corrispondere. Non ho mai fatto un verso per Lei; e dopo gli *sciolti* del Mascheroni, mi sono disanimato. Pure per contraddire al Pasta, che mi cita anche il Sig. Calvi col suo sciolto *la Musica nei Conviti*, dirò io pure la mia opinione. E vi allude con quelle parole; *vi consente Apollo, nè lo vieta Esculapio?* L'ira è poetica, e poetiche saran le ragioni. Però l'amicizia resterà intatta, benchè Ella desse vinta la causa a me.

Rinnovo la mia stima; sento gratitudine a chi mi onora, e desidero ch'Ella perdoni ogni confidenza a quel sentimento, con cui mi professo

Di Lei Signora Contessa mia Signora

Venezia, 12 Novembre 1793.

Umil.mo Devot.mo Servitore
Andrea Rubbi.

LETTERA LXXXVII.

Nobilissima Signora Contessa,

Questa Signora Tambroni all'occasione del parto accaduto in Bologna di Miledi Spencer, a cui professa singolar ossequio, ha composto un'Ode Saffica in greco. Ora desidera la stessa, che per mezzo mio ne sia presentata una Copia a V. S. Ill.ma in attestato dell'alta stima, che nutre per la sua persona e della gratitudine dovuta alle dimostrazioni

di bontà, onde Ella si è compiaciuta onorarla. Avendo poi la medesima Sig.ª Tambroni letto con ammirazione un suo bellissimo componimento, ha voluto in un'Ode greca manifestare la venerazione, ond'è penetrata pei talenti poetici di Lei Nob.ma Dama, lusingandosi dalla di Lei bontà, che non possa esser disaggradevole il dono. Poco contenta l'autrice della prima versione, e parafrasi italiana dell'ode umiliatale, ne tentò un'altra in metro differente, ma poco soddisfatta anco della seconda, era risoluta di consegnarle al fuoco ambedue. Nondimeno Ella hà ceduto alle mie istanze, ed io l'ho persuasa a lasciare la scelta di una di esse al purgatissimo giudizio di V. S. Ill.ma; o pure di pregarla di sopprimerle entrambe, quando esse potessero farle poco onore.

Io profitto intanto di questo favorevole incontro per rassegnarle la mia debole servitù, mentre coi sensi della più perfetta inalterabile stima mi raffermo

Della Nob.ma Dama

Bologna, 13 Novembre 1792.

Dev.mo Obbid.mo Servitore vero
Emanuele M. Da Ponte.

LETTERA LXXXVIII.

Nobilissima Sig.ª Sig.ª Pad.na Colen.ma

Dal Sig. Abate Bonesi ho ricevute le due copie del bel saggio, che Ella, Sig.ª Contessa P.na mia

Stimat.ma, ha pubblicato del poetico suo talento, e di cui senza alcun mio merito ha Ella voluto farmi un cortese dono. L'ho letto con somma mia soddisfazione, e mi son compiaciuto nel vedere che la mia patria continui per tal modo a godere della fama, che i due Tassi, e in seguito ad essi più altri valorosi Poeti le hanno acquistata. Mi lusingo di non essere adulatore, e le confesso sinceramente, che niuna cosa più m'imbarazza, che il dover talvolta lodare per complimento ciò, che non mi sembra degno di molta lode. Godo di essere questa volta bene lungi da tal pericolo. Le sue poesie hanno tutti que'pregi di armonia, di eleganza, di grazia, che in tai componimenti si posson bramare, e ho veduto con piacere singolarmente, come nella traduzione dell'Ode Francese abbia Ella saputo moderare alquanto alcune forse troppo ardite espressioni dell'originale, senza però toglierle nulla di energia e di forza; e come alla fedeltà della traduzione abbia saputo congiungere una franchezza di stile, per cui par che componga, non che traduca. Nell'atto perciò di porgerle i più ossequiosi ringraziamenti per sì cortese dono, la prego a gradire ancora le mie sincere congratulazioni, congiunte con un vivo desiderio, ch'Ella continui a coltivare un sì felice talento, e a darcene più altri saggi.

Mi protesto col più profondo rispetto

Della Nob. Sig.ra Padrona Col.ma

Modena, 22 Gennajo 1783.

Devot.mo Obbid.mo Servitore
Girolamo Tiraboschi.

LETTERA LXXXIX.

Sig.ra Contessa mia Padrona Stimat.ma

Avendo dovuto intervenire jer l'altro ad un'Adunanza di questa nostra Ducale Accademia de' Dissonanti, mi si offerse opportuna occasione di rappresentare agli Accademici, che sarebbe riuscito di non picciolo onore all'Accademia medesima, se vi fosse stata ascritta la Sig.ra Contessa Grismondi. Io ebbi il piacere di trovar gli Accademici già prevenuti del raro suo merito; e perciò tosto non con ballottazione, secondo il solito, ma per unanime acclamazione Ella vi fu ascritta; e io ho già presso di me la Patente perciò speditale. Io mi lusingo, Signora Contessa Stim.ma ch' Ella non disapproverà il mio consiglio, nè renderà vana la mia speranza, ch' Ella fosse per accordar questo onore alla nostra Accademia, che non è l'ultima fra le italiane. E se Ella volesse compiacersi di mostrarne il suo gradimento al Vice Principe Sig. Conte Luigi Bellincini, sarebbe questo un nuovo onore, che l'Accademia riceverebbe; e in tal caso potrà a me indirizzar questa lettera. Io aspetterò opportuna occasione per mandarle la Patente insieme col libro delle Costituzioni.

Scrivendo a una valorosa Poetessa, non debbo tacerle, che in questi giorni abbiam qui avuta una valentissima Improvvisatrice, la Signora Teresa Bandettini Lucchese, la quale solo da pochi mesi in qua ha cominciato a dar saggi di questo suo raro

talento. Ella era già stata udita in Mantova e in Parma, e gli elogii, con cui ne aveano scritto il Sig. Ab. Bettinelli, e il Sig. Angelo Mazza, (quai nomi in Poesia!) ne avean destata molta aspettazione. Posso nondimeno dirle sinceramente, ch' Essa l' ha superata; e che la sua felicità, e la sua eleganza di stile, i suoi voli di fantasia, e la sua erudizione nella Mitologia principalmente, son cose singolari.

Alla Signora Contessa, sua degnissima Madre, al Sig. Conte Girolamo, e al comune amico Sig. Giuseppe Beltramelli, la prego de' miei più distinti doveri; e offrendole la ossequiosa mia servitù, mi protesto col più riverente rispetto

Della Signora Contessa mia Pad.na Stimat.ma

Modena, 21 Novembre 1792.

Devot.mo Obb.mo Servitore
Girolamo Tiraboschi.

LETTERA XC.

Sig.ra Contessa mia Pad.na Stim.ma e Vener.ma

L' obbligantissima lettera, scritta a questo nostro Vice Principe dell'Accademia, non poteva non lusingarlo al maggior segno. Tutta l'Accademia ha giustamente creduto di acquistare un nuovo distintissimo onore coll'annoverar tra suoi socii una Poetessa, che sia detto con pace di tutte le trapassate, oscura la

gloria delle Colonne, delle Gambare, e di quante sono state felici coltivatrici della volgar poesia. Un nuovo saggio io n'ho avuto nel leggiadrissimo componimento trasmessomi di fresco dall'Abate Bettinelli, in cui mi pare, che l'umil Serio non tema punto il confronto del superbo Tevere. Di questo nuovo pegno della sua bontà per me le professo la più sincera riconoscenza. Temo, che il Sig. Beltramelli possa equivocare, dicendo di aver conosciuta la Signora Bandettini in Bologna, perchè sono pochi mesi, che Ella ha cominciato a improvvisare, anzi i suoi principii non furon molto felici, e in Venezia nello scorso Maggio non piacque molto. Ma continuando a coltivare il molto talento, di cui è dotata, è giunta a una rara eccellenza, come avrà saputo anche dall'Abate Bettinelli. Ho veduto l'Epitalamio della Signora Tambroni, che certo è molto bello, vivo ed elegante. Vi ha chi sospetta, che altri le dia ajuto. Ma saranno probabilmente le solite voci dell'invidia e della gelosia, che si fa poi tacere con luminose prove.

La prego di nuovo de' miei doveri colla Signora Contessa Madre, col Sig. Conte Fratello, e coll'amico Beltramelli, e mi protesto colla più sincera stima

Della Signora Contessa mia Pad.na Stimat.ma

Modena, 19 Dicembre 1792.

Devot.mo Obb.mo Servitore
Girolamo Tiraboschi.

LETTERA XCI.

Eccellenza,

Nell'ultima collegial adunanza dei 20 del corrente Marzo fu V. E. con universal gradimento acclamata, ed ascritta al ruolo degli Accademici Catenati. L'onore che la nostra Accademia ha conseguito nell'acquisto di una persona di sì alto merito, quale Ella è, ha prodotto una inesprimibile consolazione negli animi di noi tutti Accademici, sperando di essere a parte dello splendore, che la sua rara virtù si è procacciata, e si procaccierà tuttavia con le belle produzioni de' suoi sublimi talenti a gloria del Sesso, e della Letteraria Repubblica. Io intanto, come segretario della medesima, nell'atto che ho l'onore di presentarle il mio ossequio per commissione del Principe, le ne indirizzo l'annesso Diploma. Confido, che Ella sarà per degnarsi di gradire questo qualunque attestato dell'alta stima, che la nostra Accademia fa del suo valore, mentre augurandomi la sorte de' suoi onorati comandi, resto con sincero attaccamento

Di V. E.

Macerata, 27 Marzo 1783.

Umil.mo Devot.mo Servitore Vero
Carlo Ercolani
Seg.rio e Canonico della Chiesa Cattedr.

LETTERA XCII.

Ill.ma Sig.ra Sig.ra Pad.na Col.ma

Dal Conte Marengo mio amico, e un de' fondatori di questa Fossanese Accademia, essendosi proposta l'acclamazione ad essa di V. S. Illustrissima, questa letteraria Società, grande ammiratrice del di Lei merito in ogni genere di letteratura, s'è rallegrata, come dovea, moltissimo all'onorevole proposizione, e la solenne Adunanza d'oggi l'ha tra l'universale applauso acclamata, e ascritta tra i suoi Socii sotto il nome pastoral d'Arcadia, ch' Ella già porta. Se V. S. Illustrissima sarà per gradire questa letteraria significazione d'altissima stima, che, più che a Lei, torna a splendore di questa Società, ricambierà con abbondevolezza di cortesia l'atto officioso, e più ancora, se vorrà compiacersi in alcuna delle dodici adunanze, che tengonsi ogni anno, di arricchirla di qualche suo componimento. La poesia s'è da noi, per istituto, riserbata a' suoi pari, cioè a chi n'ha il don singolare, e perciò s'usa in ciascuna di leggere una dissertazione, dove trattisi qualche argomento, che tenda più o meno all'utilità pubblica. Questo io le dico, perchè s'abbia qualche idea dell'indole di questa giovane istituzione, la quale coll'acquisto dell' incomparabile sua Persona potrà oggimai stimarsi adulta. E intanto esibendole il buon volere di tutta questa Società, e con essa

i miei più vivi sentimenti di stima e d'ammirazione, ho l'onore di profondamente protestarmi

Di V. S. Illustrissima

Fossano, 22 Luglio 1783.

Dev.mo Oss.mo e Umil.mo Servo e Socio
Ab. Giuseppe Muratori.

LETTERA XCIII.

Nobile Sig.ra Contessa Pad.na Stimat.ma

Già il nostro dottissimo Sig. Canonico Lupi m'avea significato il gradimento, con cui V. S. Illustrissima s'era compiaciuta accogliere la Canzone del Tasso inviatale, e le cortesi ed obbliganti espressioni, ch'Ella fatto avea della persona mia; di che mi tenni molto lieto, ed onorato. Ora poi ch'Ella oltre a ciò si è degnata di scrivermi una lettera così gentile, e piena di tanti bei tratti della più nobile cortesia, io non saprei dirle quanto me le conosca obbligato, e quanto sia cresciuta in me, non dirò la stima del suo merito, ch'era di già grandissima, ma sì bene la brama di onorarla, e di mostrarle la venerazione, e la gratitudine, che le professo. Le ne rendo pertanto le più divote ed affettuose grazie, che per me si possono, e l'assicuro, che tra i maggiori obblighi, ch'io tengo alla memoria del nostro gran Tasso, conterò in avvenire anche l'acquisto,

che m'ha procurato della grazia d'una Dama di tanto merito, di tanta virtù, e di un valore, e gusto così dilicato nella italiana poesia. Quanto alla mia opera, ella è finalmente uscita alla luce, e spero, che in breve ne giugneranno costà diversi esemplari. Sarei troppo fortunato, se questa mia fatica corrispondesse in fatti alla favorevole aspettazione, che se n'avea. Ad ogni modo io porto opinione, che non sia per dispiacere, se non per altro, per la grandezza e varietà della materia, e per un soggetto tanto celebrato presso tutte le nazioni. La Signora Contessa di Castel Delfino, che meritamente fa tanta stima di V. S. Illustrissima, si trova da qualche tempo in Albano. Anche il Sig. Duca di Ceri è da quasi tre settimane a Castel Gandolfo. Tutti però saranno in Roma per la festa di S. Pietro, e allora porgerò loro i di Lei cortesi complimenti. Il Sig. Duca prima di partire mi lesse un bellissimo sonetto a Lei indirizzato, e dissemi che pensava d'inviarglielo in quello stesso ordinario. Non ho mancato di eseguire quanto le è piaciuto comandarmi coll'Eminentissimo Archetti, e con Monsignor Guglielmi, che vivamente la ringraziano della memoria, che conserva di loro. Non ebbi il contento di trovarvi il Sig. Conte Vertova; ma spero di vederlo oggi senza fallo. Questo coltissimo Cavaliere si fa molto onore, e si è guadagnato la stima delle più assennate Principesse, e tra l'altre della Duchessa di Bracciano, e della Duchessa di Poli, che me ne han fatto grandissimi elogii. Domani il Sig. Cardinale Archetti farà il suo ingresso pubblico, che deve riuscir bello e magnifico, non meno di quel che sia stato l'altro del Sig. Cardinale Doria Pamfili. E qui supplicandola a

persuadersi, che dall'obbligante invito, che Ella me ne fa, mi sento spronato gagliardamente a sollecitare il mio ritorno alla Patria: pieno di stima e d'ossequio mi do l'onore di protestarmi

Di V. S. Illustrissima

Roma, 18 Giugno 1785.

Dev.mo ed Obb.mo Servitore Ossequios.mo
Pier Antonio Serassi.

LETTERA XCIV.

Eccellenza,

Il giorno due del corrente Settembre si radunò la nostra Accademia degli Inestricati, per dare il possesso al nuovo Principe eletto, il Sig. Conte Senatore Annibale Ranuzzi; nella stessa circostanza io mi diedi l'onore di proporre al Principe, e all'Accademia l'Eccellenza Vostra, avendomene fatta premura il Sig. Ab. Luigi Mari, mio amico, e nostro Accademico prima che partisse per Venezia. Posso assicurare l'E. V., che appena uditosi dagli Accademici il di Lei nome, tutti di universale consenso concorsero ad acclamarla, protestando, che ricevevano onor sommo ad aggiungere all'Accademia il nome d'una Signora di tanto merito, e nota bastantemente alla Repubblica Letteraria. Avanzo a V. E. questi sinceri sentimenti di tutto il Corpo Accade-

mico, e unisco ai medesimi un' autentica conferma nel Diploma, che riceverà unito al libro delle nostre leggi. Ringrazio veramente questo favorevole incontro, che mi ha data occasione di conoscere per lettera V. E., che conosceva per fama, e intanto con particolare stima, e riguardo mi do l'onore di rispettosamente ossequiarla, pronto sempre a' veneratissimi suoi comandi

Di V. E.

Bologna, 13 Settembre 1785.

Umil.mo Devot.mo Obb.mo Servitore
Baldassare Mazzanti Segretario.

LETTERA XCV.

Eccellenza,

Ebbi l'onore giovedì sera di presentare in nome di V. E. a quest' Accademia dell' Instituto un esemplare dell'elegantissima, e vivacissima sua lettera al Sig. Le Mierre, che a tal effetto erami stato trasmesso poco prima da S. E. il Sig. Conte Vertova. Non posso abbastanza esprimere con quanto gradimento ricevesse l'Accademia un tal presente, e quanto si compiacesse di vedersi per tal modo onorata de' benigni riguardi d'una Dama di tanto merito, come V. E., e tanto benemerita delle nostre Muse Italiane. S'accrebbe la sensibilità de' sentimenti di

venerazione, e di riconoscenza eccitatisi già negli animi degli Accademici, allorchè si scoperse la relazione di parentela, che passa tra V. E., e questo Eminentissimo Sig. Cardinal Legato, il quale fa la delizia di questa Provincia, e anima la nostra Accademia colla sua presenza, ed era pur nell'assemblea quando feci il nobil presente. Io fui incaricato di significare all'E. V. il gradimento, e la riconoscenza dell'Accademia, e vorrei possedere almeno un poco di quell'energia, e di quel colorito, che regna nella bellissima sua lettera, per poter esprimere i sentimenti dell'Accademia tali, quali furono da essa conceputi. Non potendo aspirar a tanto, mi limito a dire brevemente, e semplicemente, che l'Accademia mette nel numero de' suoi più illustri avvenimenti quest' argomento di parzialità, che ha da V. E. ricevuto. Degnisi V. E. di accogliere benignamente queste rozze mie espressioni, e la ossequiosissima servitù, che ho la sorte di poterle umiliare, mentre raccomandandomi vivamente alla preziosa sua grazia; ho l'onore di protestarmi con profondo rispetto

Di V. E.

Bologna, 11 Aprile 1786.

Umil.mo Devot.mo Obb.mo Servitore
Sebastiano Canterzani
Segretario dell'Accademia dell'Instituto.

LETTERA XCVI.

Eccellenza,

Che potrò io dire per corrispondere in qualche maniera alle umanissime, e generosissime espressioni, che V. E. si degna di meco usare. La folla delle cose, che vorrei pur dire, non me ne lascia dir veruna, e son ridotto a dovermi contentar di protestare, che mi trovo confuso, e come mortificato, così però che la confusione e mortificazion mia non m'impedisce di conoscere quanto sia grande la gentilezza sua, e di sentire quanto per conseguenza io debba esserle, e le sia realmente obbligato. Io non ho mai fatto nulla per V. E. che meriti anche sol l'ombra di tanta bontà, e debbo tutto al suo bel cuore, che si compiacque di dar risalto al mio buon volere, troppo mal secondato dal rozzo, e pesante temperamento, che o sortii dalla natura, o contrassi dall'educazione. Ma per uscir da questo pensiere, che molto è per me umiliante, permetta V. E. che secolei mi congratuli che la natura sia stata così liberale nel darle un animo tanto ben fatto, e così disposto a ricever quella coltura, quelle virtù, e quegli ornamenti, di cui V. E. stessa lo ha saputo doviziosamente arricchire. Le sue dotte e leggiadre produzioni mi saranno gratissime, e mi reputo a grand'onore, che si degni di farmene parte. Le attendo con ansietà unitamente al libro del Sig. Mascheroni, che il Sig. Conte Beltramelli per un tratto di sua generosità mi sta pro-

curando. Io certamente avrò sempre presenti all'animo le bontà, che ho ricevute da V. E., e da tutta l'eletta Compagnia, e conserverò sempre mai vivi in me i sentimenti della più sensibile gratitudine, e riconoscenza. La supplico a farmi l'onore di partecipare insieme co' miei più ossequiosi rispetti, anche questi sentimenti stessi alle loro Eccellenze, la Signora Contessa Madre, il Sig. Conte Beltramelli, e il Sig. Conte Vailetti.

Soprattutto la supplico a continuarmi la preziosa sua grazia, e padronanza, e a gradire i voti che fo per le ulteriori sue prosperità e contentezze, e l'offerta, che le rinnovo della mia devotissima, e volonterosa servitù, mentre pieno di venerazione, e di riconoscenza ho l'onore di protestarmi con profondo rispetto

Di V. E.

Bologna, 23 Dicembre 1788.

Umil.mo Devot.mo Obb.mo Servitore
Sebastiano Canterzani.

LETTERA XCVII.

Eccellenza,

L'Ode del Sig. Le Brun al Sig. di Buffon è veramente piena di bellezze, di forza e di spirito: ma la traduzione fattane con tanta maestrìa da V. E. a

queste pregevolissime doti, che ha saputo ritenere, aggiunge una grazia maestosa, e un colorito tutto poetico, ma non ardito, che la rende un vero capo d'opera. Io ho letta e riletta questa felicissima traduzione con un inesprimibile piacere. Giovedì sera presentai quello dei due esemplari favoritimi, che è più magnificamente legato, a questa Accademia dell'Instituto, e l'Eminentissimo Sig. Cardinale Legato, ch'era presente, fu vago di sentir qualche ottava. Io dunque ne lessi alcune, non lasciando di leggere anche le strofe francesi corrispondenti; ed ebbe la soddisfazione di veder il mio giudicio divenuto quello di tutta l'Accademia. Ma questo nuovo suffragio è un nulla per V. E., che ha già riportato quello dei più celebri poeti; e dei due Francesi stessi ben giusti nel dire che fa l'uno *Vous avez preté à mes vers une plus douce harmonie*, e l'altro *Vous avez réunis toutes les grâces à la force et à la noblesse des expressions*. Resta adunque che io adempia la commissione, ch'ebbi dall'Accademia, di ringraziare cioè V. E. in modo singolare di sì nobile, e prezioso presente. Così potessi io farlo degnamente, e non dovesse per l'insufficienza mia restar presso di V. E. delusa l'intenzione dell'Accademia. Comunque sia la supplico a credere, che quanto appunto son io più piccola parte dell'Accademia intera, tanto sono anche più intensi e vivi i sentimenti della venerazione, e gratitudine mia particolare. Spero, e certamente desidero, che la salute di V. E. sia rimessa totalmente dall'incomodo, cui il Sig. Conte Beltramelli mi scrisse, che era allora soggetta. V. E., che ben giustamente, per usar l'espressione del Sig. Abate Mascheroni, è aggiunta *Quarta alle Grazie*, e de-

cima alle Muse, e che ha inoltre un animo sì virtuoso, e un cuore sì ben fatto, merita senza dubbio tutte le contentezze, e prosperità. La supplico a continuarmi la grazia, e protezion sua, e umiliando i miei ossequii alla Signora Contessa Madre, ho l'onore di protestarmi con profondo rispetto

Di V. E.

Bologna, 31 Marzo 1789.

Umil.mo Devot.mo Obb.mo Servitore
Sebastiano Canterzani.

LETTERA CXVIII.

Illustr.ma Sig.ra Sig.ra Pad.na Col.ma

Graditissima mi riuscì la sua lettera, per l'alta stima che ho concepito di V. S. Illustrissima nell'occasione che vidi il suo sonetto, e per le notizie che con quell'occasione ho acquistate de' pregi suoi singolari. Il dono mi è stato carissimo tanto per la mano benefica, da cui viene, quanto per l'argomento a me gratissimo, che più volte ha occupato le mie Muse Latine. Se non fossi in viaggio, vorrei tentare di tradurre questo leggiadro sciolto, ma è concepito con tanta vivacità, e sodezza, che dispero farlo con quella maestà con cui è sostenuto. Io sono a Padova, e vado a passare in Romagna la state; sarò solo per Ottobre a Venezia; ma in ogni luogo

pronto ai suoi comandi; qui il gentiluomo Sig. Ascanio Molini, che sarà a Lei noto, è bravo poeta anche italiano a dispetto delle cure che sostiene nelle primarie cariche, ha letto con piacere questi versi, e m'ha invidiato la fortuna d'esser favorito d'una Persona, che egli stima un astro del nostro secolo, ed io per confessarle sinceramente il mio animo, ho avuto più volte pensier d'andare a Bergamo, con l'occasione che è Podestà S. E. Conte Widman, mio caro Padrone, per veramente conoscere V. S. Illustrissima, e più volte mi sono informato se mai Ella veniva a Venezia. Tutte queste cose possono far conoscere a V. S. Illustrissima quanto io ho gradito il suo gentilissimo regalo; e pieno di stima e rispetto mi protesto

Di V. S. Illustrissima

Padova, 1.° Luglio 1789.

Umil.mo Osseq.mo Devot.mo Servitore
Emanuele de Ezavedo.

LETTERA XCIX.

Signora Contessa Preg.ma e Gent.ma

È qualche tempo che appresi a rispettare il nome e i talenti di Lesbia Cidonia. Mi è noto che le Grazie, e le Muse gareggiarono per farne il loro comune ornamento, ch' Ella onora ugualmente il

suo sesso, e la sua nazione, e che seppe farsi ammirare anco in quei climi felici, ove le Saffo e le Ipazie non sono un fenomeno come in Italia. Or Ella volle ch'io godessi ad un tempo dei doni del suo spirito, e della sua gentilezza col grazioso presente, che si compiacque di farmi del suo componimento poetico per Caterina II. I suoi versi sono degni del suo soggetto. Questa è Calliope che canta un Inno a Minerva. Così la Senna e la Neva applaudiranno a gara ai canti d'una Ninfa dell'Arno, o quel che più c'interessa, del Brembo. Io la ringrazio vivamente del caro dono, nè mi resta a desiderare se non che dopo aver beato della sua presenza la patria dei Buffon, e dei Le Mierre, voglia pur anco compiacersi di visitar una volta il povero Medoaco, ond'io possa aver la fortuna di attestarle personalmente quanto mi pregi di essere

Di Lei Signora Contessa Ornat.ma

Padova, 4 Luglio 1789.

Devot.mo Affezionat.mo Servitore
Melchior Cesarotti.

LETTERA C.

Pregiatissima e Gentilissima Dama,

Meriterei l'abbominio delle Muse e delle Grazie se volontariamente avessi trascurato di rispondere

alle singolari gentilezze della loro alunna. Ritornato a Padova da un giro autunnale alquanto lungo, ebbi solo in questi giorni l'obbligante suo foglio, accompagnato dalla sua leggiadra ed interessante produzione poetica. Io le sono singolarmente grato, e per la cara memoria di cui mi onora, e per la preziosità del suo dono. La sua Elegia funebre è uno de' più felici componimenti ch' io conosca di questo genere. La scelta eleganza con cui è scritta da capo a fondo, non toglie nulla al sentimento, e all' affetto che vi domina, e sparge sul lutto una vaghezza toccante. Questo caro monumento di gusto e d'amicizia, fa il doppio elogio del suo spirito, e del suo cuore, e rende invidiabile chi ha la fortuna di avvicinarla, e più chi ha il bene di meritar un qualche posto nel di lei animo. Il bel nome di amica, di cui Ella mi è così generosamente cortese, mi fa sperare che nel suo interno possa esservi un picciolo angolo anche per me. Io ne sarò più caramente convinto, s' Ella si compiacerà di usar meco un linguaggio affatto sgombro da qualunque tintura di formalità, risguardandomi vie meno come un letterato, che come un amatore, e ammiratore del merito unito alla gentilezza, e alla grazia. Sento troppo tutto il prezzo del titolo ch' Ella mi accorda, per non prevalermene, e non protestarle ch' io sono, e mi pregierò sempre di essere con vera, grata e affettuosa stima

Di Lei Sig.ra Contessa Preg.ma ed Ornat.ma

Padova, 12 Novembre 1791.

Obb.mo Affez.mo Servitore ed Amico
Melchior Cesarotti.

LETTERA CI.

Ornat.ma e Gent.ma Signora Contessa,

Le Muse con Lesbia Cidonia si dimenticano dei loro capricci, e i lor favori verso di Lei non soggiacciono ad intermittenze. L'ultimo suo componimento, di cui Ella si compiacque di farmi grazioso dono, n'è una prova sensibilissima. Pieno di nobiltà, e d'eleganza con uguale sceltezza di sentimenti, e di stile, esso giustifica pienamente gli elogii del suo compastore, ben degno di celebrarla. La canzone, e il soggetto di essa onorano compitamente il buon gusto dell'Autore. Non tutti potranno gareggiar con lui nella poesia, ma rispetto a' di lui sentimenti per Lesbia, egli deve esser certo d'aver una schiera di emuli. Lesbia è fatta per trovar dei Palidi ovunque v' è senso del Bello. Io pretendo di non cederla su questo punto ad alcuno, e nulla più vivamente desidero quanto la sorte di ammirarla personalmente, e di attestarle quanto io mi pregi di essere

Di Lei Sig.ra Contessa Ornat.ma

Devot.mo Affez.mo Servitore ed Amico
Melchior Cesarotti.

LETTERA CII.

Nob.ma Sig.ra Contessa Pad.na mia Col.ma

Io non sono restata delusa nella mia aspettazione, Gentilissima Signora Contessa; anzi l'evento l'ha superato di gran lunga. Mi era lusingata, che i miei versi, avvalorati dalla raccomandazione di un letterato sì celebre, e tanto a ragione da Lei pregiato, sarebbero stati accolti cortesemente e compatiti: Ella però sull'idea, che gliene ha fatta concepire il Sig. Ab. Bettinelli prevenuto già in mio favore, si è compiaciuta di divenirne lodatrice liberalissima. Voglia il Cielo, che allorchè gli avrà sotto gli occhi, non incolpi di soverchia parzialità il mio buon mediatore. Il Sig. Lucchesini l'aveva egli pure preoccupata in mio vantaggio. Io sono ben di cuore tenuta a questo mio ottimo concittadino, ma già si sa, che l'amore della patria accresce talvolta assai la misura degli oggetti. Qualunque però sieno i miei versi, Ella non dovrà ravvisare in essi, se non che il sincero omaggio, che io tributo al suo merito noto, e tanto dagli uomini dotti applaudito; ed io andrò superba di vedermi favorita graziosamente della sua benevolenza e stima, e godrò nel pensare, che se l'opera non sarà approvata, lo sarà almeno l'autore.

Ella poi, nel leggere che farà i miei versi, rileverà che la traduzione è alquanto libera, e che dico forse qualche poco di più, che non sembra contenersi nel greco. Ciò però lice, come Ella sa, ad un traduttore, il quale n'è al tempo stesso l'autore. Scrivendo in un

idioma più universale, e famigliare a tutti, mi feci un dovere di mostrare con qualche maggior profusione di parole, sebbene con pari veracità, ciò che penso della sua persona rispettabilissima. Ciò certamente non accrescerà la giusta ammirazione, che tutti hanno concepita del suo valore poetico: ma gioverà almeno a provare la mia venerazione verso di Lei: e se alcuno vedrà, che le mie lodi non adeguano il di Lei merito, confesserà, che non manco di buon gusto, poichè in qualche modo arrivo a conoscerlo negli altri, ed a renderne testimonianza secondo la debolezza delle mie forze.

Sarà per me un nuovo onore ed un piacere ben singolare, se Ella, dopo che avrà letti i miei versi, si degnerà di manifestarmi, come mi fa sperare, il suo sentimento intorno ai medesimi. Se non le dispiaceranno, io prenderò nuovo coraggio, per seguire l'intrapresa carriera; ed in qualunque incontro io mi farò un pregio, ed un dovere di corrispondere a quella bontà, e gentilezza, ond'Ella mi ha onorata: mentre con sentimenti della più viva gratitudine, e della più ossequiosa stima passo a protestarmi immutabilmente.

Di Lei Sig.ra Contessa Pad.na mia Col.ma

Bologna, 11 Dicembre 1792.

Devot.ma Umil.ma Obbid.ma Serva Vera

Clotilde Tambroni.

LETTERA CIII.

Nob.ma Sig.ra e Pad.na mia Riverit.ma

Quanto io sono sensibile alle espressioni di amorevolezza, e di stima, con cui Ella mi onora nella sua graziosissima lettera, altrettanto sono amareggiata del poco fermo stato della sua preziosa salute. I suoi versi mi sarebbero stati sommamente cari e perchè suoi, e perchè della bellezza de' medesimi avrei provato un nuovo diletto inesprimibile. Ma di qual estro mai potrebbe Ella essere animata, parlando di me? La mia tenue composizione fu uno sfogo naturale di quei sentimenti, che m'ispirarono i suoi talenti, e la sua degna persona; con quella mi sono acquistata immeritevolmente la sua benevolenza, ed io ne sono paga abbondevolmente. Conservi, ne la priego con tutta l'anima, conservi la sua salute, e se ne abbia la maggior cura. Con vero dispiacere ho inteso che sia andata smarrita un' altra sua lettera; ma non me ne maraviglio: io pure ho avute frequenti occasioni di dolermi della trascuratezza delle poste.

Il mio rispettabilissimo Maestro è non meno grato di me alle sue cortesi ed obbliganti espressioni. Quando Ella avrà l'occasione di scrivere al nostro insigne Sig. Ab. Bettinelli, mi farà una finezza ben singolare, se avrà la bontà di presentargli i miei ossequii sincerissimi. Fortunata Lei, che gode la di lui amicizia! Io le ho una onorevole invidia.

Mi conservi la sua pregievolissima affezione, mi onori de' suoi onorati comandi, e mi creda con sentimenti della più alta stima.

Di Lei Signora Contessa Stimat.ma

Devot.ma Obbid.ma Serva Vera
Clotilde Tambroni.

LETTERA CIV.

Eccellenza,

Mi farò un piacere di partecipare all'Accademia nostra il pregevole di Lei foglio, la quale non potrà a meno di non essere vivamente penetrata dai generosi e nobili sentimenti dell'E. V. I di Lei rari talenti, le prerogative, e la gloriosa fama del di Lei nome, le davano ogni più giusto diritto di essere ascritta in un Catalogo di Valorosi Accademici, di cui Lesbia Cidonia forma oggidì il prezioso ornamento. Ella contribuirà infallibilmente in ogni tempo al lustro di questa nostra Ducale Accademia di scienze e belle lettere, se non altrimenti, coll'apporre se non altro il venerato suo nome a' piedi delle eleganti sue produzioni, che vedono tratto tratto la luce, volendosi compiacere di palesarsene socia. Così piaccia all'E. V. di accogliere favorevolmente i sentimenti dell'ossequiosa mia venerazione, e devota stima ed ammirazione; e di non contrastarmi la gloria, che vivamente ambisco, di meritare

appresso di Lei l'onorevole titolo, col quale umilmente mi rassegno

Di V. Eccellenza

Modena, 12 Dicembre 1792.

Umil.mo Oss.mo Obbl.mo Servitore
Luigi Bellencini.

LETTERA CV.

Ornat.ma e Valor.ma Sig.ra Contessa,

La patetica, elegante, soavissima elegia, di cui Ella si è degnata di farmi parte, m'ha empito l'animo di più cari, e più teneri sentimenti. Niuna cosa finora di questo genere m'è scesa al cuore sì dolcemente. Beata l'anima, che ha potuto meritare ed ottenere un sì bel pianto! La tardanza a cantare il perduto amico, prodotta dalla forza dell'estremo dolore, non poteva meglio essere giustificata; e l'esempio di Dedalo pare che da Virgilio per Lei sia stato immaginato e descritto, sì ben vi cade in acconcio. Il paragone di Virgilio stesso coll'egregio Labindo è condotto con somma finezza. La replica *Oh selve, oh fiume, oh gloriose rive*, ecc., e la chiusa: *Labindo ahi più non vive* ripetuta sul fine ispira il più dolce, e soave patetico, che mai possa desiderarsi. Bello il rimprovero, ch'Ella si finge di Labindo; bellissimo il pianto delle Muse, delle Gra-

zie, delle Virtù, della Patria; tenera e bella l'immagine, che di lui Ella vede in ogni oggetto. Tutto insomma è lavoro finito, ed io me ne rallegro con Lei col più sincero, e più intimo sentimento. Una sola parola io trovo, che non so usata da altri, ed è *ammutolire* nel senso attivo. Ma chi sa che altri non segua il suo esempio, e non s'accresca alla lingua una nuova espressione? giacchè le belle produzioni alla fine son quelle che fanno testo assai meglio, che la sepolta Accademia della Crusca. Di queste Ella seguiti ad arricchire l'Italia, e a darmi il piacer d'ammirarle, siccome gentilmente mi fa sperare.

Io colla più vera e sentita stima, e col più profondo rispetto mi pregierò d'esser sempre

Di V. S. Illustrissima

Milano, 24 Novembre 1790.

Umil.mo Devot.mo Obb.mo Servitore
Francesco Soave.

LETTERA CVI.

Ornat.ma e Venerat.ma Sig.ra Contessa,

Nulla di più dolce, e più lusinghiero potea giugnermi, che il titolo, con cui le piace onorarmi, e la confidenza, che Ella sembra riporre nella sincerità del mio giudizio, giacchè assai poca certamente nel valore di questo Ella può collocarne.

Fra le correzioni speditemi io preferirei l'ultima

. . . . *che al crudel fato*
Ammutolii, sì mi percosse il duolo.

Non ha però la forza della prima espressione; ed io arrabbierei di buon cuore coll'Accademia del Buratto, che dar non ci voglia quel benedetto *ammutolire* nel senso attivo, e non ci fornisca neppure alcun altro verbo corrispondente. Fantasticandovi sopra, m'era venuto in pensiero, che alla forza del primo originale potesse accostarsi di più il dire

. . . . *che al crudel fato*, ovvero
che pel tuo fato
Stupida femmi, e senza voce il duolo.

Ma trovo che anche questo n'è assai lontano; e l'accenno soltanto perchè non veggo di meglio.

Rileggendo la sua Elegia, il che fo sempre con infinito piacere, m'è pur sembrato, che all'ottava terzina invece di *fitta*, che porta seco l'idea del *conficcare* non conveniente alla voce, potesse star meglio *fissa*, che vale anche per una semplice aderenza, o permanenza; nella seguente *s'essi già fur* pare un po troppo aspro fra tanta dolcezza del rimanente, e forse a questo meglio si adatterebbe *se furon già*; nella terzina ventesimaterza invece di *pallido sasso*, io direi *squallido*, se già questo epiteto non fosse usato innanzi, e troppo opportunamente; in cambio però si potrebbe dir *gelido*, e nel verso seguente *Ove la spoglia esangue*; nella ventesimaquinta invece di *gridando* io amerei pur meglio *gridava* per non continuare il periodo dall'una all'altra terzina. Eccole tutti i cambiamenti, che mi son corsi alla fantasia, ond'Ella vegga quanto possa contare sulla mia sincerità, e libertà. Non la consi-

glierei però a contar molto sul mio giudizio: ben la prego ad aver piena sicurezza in quei sentimenti, con cui ho l'onore di rinnovarmele

Milano, 8 Dicembre 1790.

Dev.mo Obb.mo Servitore e Amico Vero
Francesco Soave.

LETTERA CVII.

L'ornatissima, e gentilissima Dama, che tanto potè godere dell'amicizia del divin Conte Pompei, e tanto nelle doti del cuore, e dello spirito lo rassomiglia, è troppo convenevole che sia delle prime ad aver copia della versione della vita e degli scritti di lui; e Francesco Soave umilissimo di Lei servitore e ammiratore troppo si reputa fortunato di potergliene offerire un esemplare avuto recentemente in Verona, nell'atto che ha l'onore di confermarsele coi sentimenti della più vera stima, e del più profondo rispetto

Umil.mo Devot.mo Obb.mo Servitore
Francesco Soave.

LETTERA CVIII.

Veneratissima Signora Contessa,

Anche da ciò ch' è ormai caduto di moda, Ella sa cogliere gentilmente le occasioni per vie più obbligarmi; di che certamente io la debbo ringraziare tanto più, nell' atto di ricambiarle ogni maggiore augurio di tutto quello, ch' Ella sa meglio desiderare.

Chi sa che quello scambio di nome non abbia fatto già negli Elisii insuperbire un qualche Labindo, che or si troverà ben dolente di veder che quel bel canto non era per lui?

Ma il piacere di altri simili canti Ella m' ha fatto sperare, nè io posso certamente esser contento, finchè non gli ottenga. Quella accoglienza io lor farò, che è proporzionata al desiderio che ne sento, e all'alta stima, con cui ho l'onore di confermarmele

Milano, 15 del 1791.

Devot.mo Obb.mo Servitore e Amico
Francesco Soave.

LETTERA CIX.

Gentilissima e Venerat.ma Sig.ra Contessa,

Io mi sono trovato jeri arricchito d'un dono preziosissimo, senza saper da qual mano mi fosse recato, ma che non ho potuto non riconoscere venirmi dalla sua gentilezza, perocchè tutto di cose sue. S'egli mi sia stato carissimo, Ella il può facilmente argomentare dalla somma stima ch'io fo di tutto quello che esce dal suo ingegno felice. E sebbene, salvo i versi per le nozze Pompei e Lisca, io già del resto avessi cognizione, godo ora però di esserne ancor possessore, e d'esserne fatto da Lei medesima. Ciò tanto più perchè quando io ho osato richiederla dell'altre sue produzioni, io intendeva delle inedite, e delle recenti, a cui parevami ch'Ella alludesse nella sua lettera prima, chè ardito già non avrei domandarla delle stampate, in cui al prezzo intrinseco delle cose s'aggiugne anche quello dell'elegantissima forma. Ma o la diversa interpretazione della mia domanda sia nata dal non averla io ben espressa, o dall'aver Ella per cortesia voluto così intenderla, io ne son contentissimo, e le rendo ogni grazia maggiore. Non rinunzio con tutto questo però alla mia stessa domanda per quello ch'Ella ha d'inedito; e se l'ardimento mio è indiscreto, Ella n'accusi la stima che m'ha eccitato di sè, e il desiderio che con quella lettera prima accompagnata da sì bei versi mi ha destato di veder gli altri ancora.

Ho l'onore di confermarmele colla maggior venerazione e riconoscenza

Gent.ma e Valoros.ma Sig.ra Contessa

Milano, 22 Gennajo 1791.

Devot.mo Obb.mo Servitore e Amico
Francesco Soave.

LETTERA CX.

Ornat.ma e Valoros.ma Sig.ra Contessa,

Troppo a ragione la bella sua Elegia per la morte di Girolamo Pompei doveva da' suoi amici desiderarsi, e troppo bene Ella ha fatto a prendere il partito delle stampe, per contentare non essi pure, ma tutti i buoni estimatori della poesia pura, elegante, passionata, cioè della vera poesia. Dopo averla letta già tante volte manoscritta, io l'ho riletta or impressa con nuovo piacere, e tanto più che varii cambiamenti vi ho incontrato, i quali la rendono ognor più pregevole. Io la ringrazio adunque del gentil dono, che più prezioso poi mi si rende per le nuove assicurazioni della sua cortese amicizia, di cui niente mi può esser più caro. Io arrossisco di non poter ricambiarla d'alcuno de' miei versi: ma tutto or avvolto nelle oscurità metafisiche, le Muse non hanno cuore di accostarmisi. Spero tuttavia di poterne uscire l'anno venturo, e alla serenità delle Muse poi ricondur-

mi. Oso frattanto rimetterle una traduzione di Young, già pubblicata da varii anni, ma che, essendone corsi pochi esemplari, forse non le sarà giunta. Fra un pajo di settimane penso di intraprendere il viaggio di Napoli per qui restituirmi al Novembre.

Se io valgo in alcuna cosa a servirla in quelle parti, carissimi mi saranno i suoi comandi, come di Persona, a cui sarò sempre con tutto l'animo

Milano, 23 Luglio 1791.

Devot.mo Obb.mo Servitore e Amico
Francesco Soave.

LETTERA CXI.

Ornat.ma e Venerat.ma Sig.ra Contessa,

Ella fa troppo conto di troppo piccola cosa; ma ciò mi è tanto più caro, perocchè è un nuovo, e maggior testimonio del gentil animo suo verso di me. Al Signor Beltramelli, ch'io pregio moltissimo, e da moltissimo tempo, io la prego a rendere per me i più divoti ossequii, e ringraziamenti. La mia partenza sarà verso a martedì, o mercoledì della prossima settimana.

Ho l'onore intanto di confermarmele pieno della maggior venerazione

Milano, 6 Agosto 1791.

Devot.mo Obb.mo Servitore e Amico
Francesco Soave.

LETTERA CXII.

Ornat.ma e Venerat.ma Sig.ra Contessa,

Il Sig. Pietro Scotes, giovane Improvvisatore Veronese, nella venuta che pensa di fare costà fra alcuni giorni desidera d'essere presentato alla Dama,

» *Cui le Muse lattàr più ch'altri mai.* »

Il piacere, ch'io ho avuto qui in sentirlo, mi fa sperare, che a Lei pure sarà cosa grata il conoscere un Giovane, che nella facilità, e nell'eleganza della poesia estemporanea di molto supera l'età sua. Io colgo pur volentieri quest' occasione per rinnovarle di lontano la servitù mia, giacchè un impegno, che mi obbliga quest' oggi istesso a partire verso Bologna, mi toglie di potere in quest' anno venire in persona, siccome avrei pur bramato, a confermarle que' sentimenti di alta stima, e di viva riconoscenza, con cui sarò perpetuamente

Di V. S. Illustrissima

Milano, 23 Luglio 1792.

Umil.mo Devot.mo Obb.mo Servitore
Francesco Soave.

LETTERA CXIII.

Ornat.ma e Venerat.ma Sig.ra Contessa,

Tornato jeri da un lungo giro di tre mesi fatto nella Romagna, e nella Marca d'Ancona, ho qui trovato il gentilissimo dono delle sue belle terzine precedute dalla bella Canzone del Sig. Duca di Ceri. L'eleganza di amendue questi componimenti, la servitù che mi lega ad amendue gli Autori a me carissimi e pregiatissimi, e la cortese memoria della gentil Donatrice mi rendono questo dono prezioso sopra ogni modo, ed obbligano oltre ogni misura verso di Lei la mia riconoscenza.

Io le rendo pertanto quelle grazie, che so e posso maggiori, nell'atto che vivamente con Lei mi congratulo, e pieno di vera stima e venerazione me le professo

Milano, 3 Novembre 1792.

Devot.mo Obb.mo Servitore.
Francesco Soave.

LETTERA CXIV.

Veneratissima Signora Contessa,

Se la mia mano fosse sì pratica nello esprimere i sentimenti del mio animo, come lo è nello scolpire quelle opere, che, qualunque sieno, Ella, Nobile Signora, ha la bontà di compatire, mi lusingherei di poter adequatamente rimarcarle quanto sensibile mi sia stata la gentilissima di Lei lettera accompagnata dal Sonetto, che (eccettuatone il troppo in mia lode) è di delicato erudito pensiere, e di un puro stile, a quel che dicono quelli che ponno più di me giudicare. Mi ristringerò dunque a ringraziarla della cortesia e della buona prevenzione che ha di me.

Era mia determinazione di fare un giro in Lombardia, ma l'avermi dovuto trattenere in Venezia più a lungo di quel che aveva fissato, ed i pressanti lavori, che mi richiamano a Roma, fa ch'io per ora dimetta tal pensiero.

S'io fossi venuto costì, mi avrei procurato l'onore di personalmente conoscerla ed inchinarla, ma se in ciò vi perdo, vi guadagno per altro nell'opinione sua, poichè io non sono che un semplice artista, che in società non ha niuna qualità di brillare.

Al valente Sig. Franchi dica Ella, Signora Contessa, mille cose per me, ed io al nostro Vitali rimarcherò il tratto di sua gentilezza. Andrò superbo di potermi ascrivere fra gli ammiratori della Grismondi,

che fa onore al bel sesso ed all'Italia. Creda veraci i sentimenti di chi ossequiosamente si protesta

Di Lei Nobile Signora Contessa

Venezia, 26 Settembre 1795.

Umil.mo Devot.mo Obbl.mo Servitore
Antonio Canova.

LETTERA CXV.

Veneratissima Signora Contessa,

Il Sig. Francesco Roncalli mi presentò il venerato suo foglio. Questo giovane mostra certamente, nel suo esteriore ancora, tutte quelle felici qualità che Ella mi descrive, e nel disegno parimenti fa vedere che egli ha un' ottima disposizione per la pittura; dimodochè s'io potessi, prendere scolari, non esiterei punto a riceverlo ben volentieri, e molto più per essere egli persona sua, e del valente Sig. Franchi; (al quale protesto la mia gratitudine per la buona opinione che ha di me, tutto effetto di mera sua cordialità) ma giacchè di far questo non mi è possibile, non mancherò di consigliarlo, e di vero cuore dirgli il mio sentimento sopra de' suoi studii, a tutti i momenti che egli vorrà, come se fosse mio proprio fratello.

Rinnovo intanto alla Pregiatissima Signora Contessa l'eterna mia riconoscenza a tanta bontà che ha per

me; e pieno di profonda stima passo a darmi l'onore di potermi dire

Di Lei Signora Contessa

Roma, 14 Maggio 1796.

Umil.mo Devot.mo Obbl.mo Servitore
Antonio Canova.

LETTERA CXVI.

Sig.ra Contessa mia Pad.na Rispettab.ma

Inaspettata, ed altrettanto gradita mi fu la stimatissima di Lei lettera, con la quale Ella si degnò onorarmi. Ben vorrei meritare tanta gentilezza, tante espressioni di bontà, che contiene. Notissimo mi è il di Lei rispettabile nome, e già da gran tempo nutro il desiderio di conoscere una Dama di un merito così distinto, e veramente singolare. Non dispero, se vivo, di veder compite queste mie brame; intanto ho goduto, e godrò sempre sommo piacere in tutte le occasioni, che mi si presentano di parlare di Lei con quel rispetto sì giustamente al di Lei merito dovuto.

I termini graziosi, coi quali la Signora Contessa si degna di parlare della debol mia opera nella Cappella di Bartolomeo Colleoni in Bergamo esige i miei più sinceri ringraziamenti. Felice me, se detta

opera merita essere compatita da una Persona di tanto gusto e discernimento.

Il giovane Francesco Roncalli, il quale ha l'onore di essere da Lei protetto, mi sembra ben meritare tanto onore. Vidi anche giorni sono alcuni suoi disegni molto diligenti. Il Sig. Vitali è capacissimo di ben dirigerlo, e già lo ha appoggiato a persone, dalle quali può moltissimo approfittare nella cognizione dell'arte. Se egli crede, che il mio consiglio gli possa giovare, mi farò un piacere di comunicargli quei pareri, e quelle cognizioni per lunga esperienza acquistate. Ma sia pur certa, che egli è appoggiato a persone di vero merito, e con la sua diligenza, e perseveranza, essendo ancor giovane, si farà valente e si farà stimare anco per gli ottimi suoi costumi.

Quanto desidero il piacere di rivedere il Sig. Conte Beltramelli, la grata compagnia del quale ebbi di frequente l'onore di godere in Londra, e mai potrò dimenticarmi di un sì degno Cavaliere. La priego accertarlo dell'inalterabile stima, che verso di Lui conservo.

Non vorrei rendermi a Lei tediosa con una troppo lunga lettera, ma vorrei bene aver termini sufficienti per convincerla della mia gratitudine, e del sincero rispetto, col quale sono, e sarò sempre

Di Lei Signora Contessa Stimatissima,

Roma, 23 Luglio 1796.

Umil.ma Devot.ma Serva
Angelica Kauffman.